JUILLET AOUT 1967 ATLANTA 10



fantastique . insolite . science-fiction

A. P. de MANDIARGUES, JACQUES FERRON, JOHN FLANDERS...

Bimestriel

4ème Année

Juillet Août

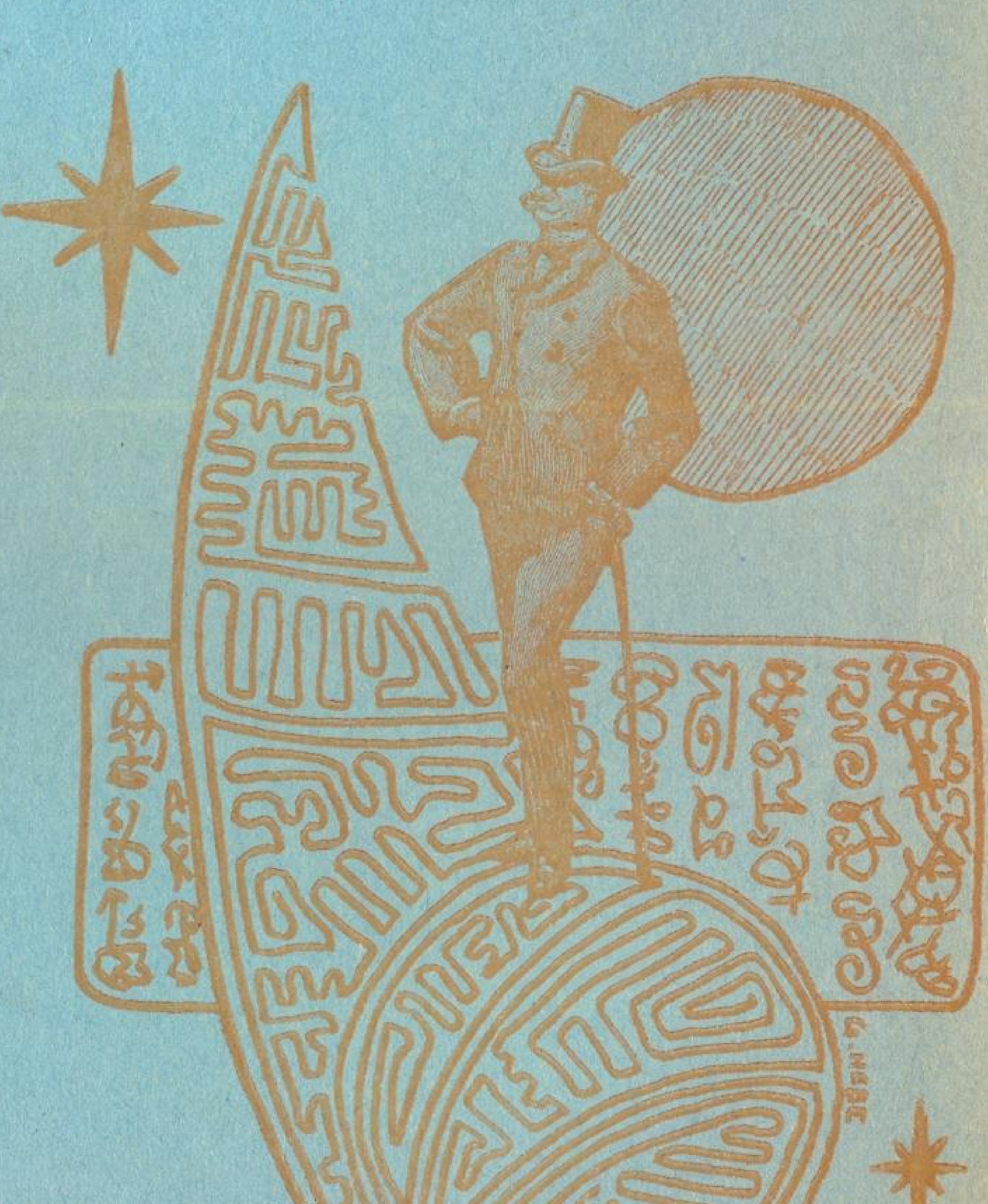
1967

N. 10

40 f.b.

4 f.f. ou s.

1 $



ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE
fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL
QUATRIEME ANNEE

JUILLET-AOUT 1967
N° 10

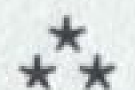
SOMMAIRE

Couverture de GYP HÉBÉ

ATLANTA

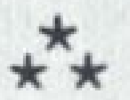
REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique + insolite + science-fiction
DIRECTION — REDACTION — ADMINISTRATION :
Editions de l'A.E.L.P.
Association européenne des Littératures parallèles
a.s.b.l.
28, rue du Curé,
Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège — Belgique).
Tél. : (019) 692.11
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.



Pour être sûr de recevoir ATLANTA régulièrement, versez le montant de l'abonnement au *C.C.P. Bruxelles 2198.98* de l'A.E.L.P. à Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège - Belgique); ou au *C.C.P. Bruxelles 2.86* de la Banque de Bruxelles à Tirlemont (Prov. de Brabant - Belgique), en mentionnant au dos de votre ordre : POUR LE COMPTE T/05/39410 DE L'A.E.L.P. Vous pouvez aussi transmettre des mandats internationaux ou des chèques sur banques au nom de l'A.E.L.P.; ce que vous pouvez faire également au nom de la Banque de Bruxelles, à condition de ne pas omettre la mention ci-dessus en capitales.

Les centres français de chèques postaux acceptent les versements et virements pour la Belgique.



TARIF DES ABONNEMENTS :

Abonnement ordinaire : 200 f.b., 20 f.f. ou s. ou 5 $ par an.
Faites-vous membre de l'A.E.L.P. et vous recevrez gracieusement notre revue. Pour cela, versez une cotisation annuelle de :
250 f.b., 25 f.f. ou s. ou 6 $ pour être membre adhérent;
600 f.b., 60 f.f. ou s. ou 12 $ pour être membre effectif;
1.000 f.b., 100 f.f. ou s. ou 20 $ pour être membre d'honneur.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à l'A.E.L.P.

JACQUES FERRON

Comme vous avez pu le constater en lisant « La Mémé » dans notre numéro précédent, Jacques Ferron manie l'insolite avec facilité. Mais c'est sans conteste dans la science-fiction que son talent se déploie avec tous ses fastes.

SOUS LE SIGNE DU FULGURATEUR

I

Le Grand Electeur eut un hoquet de suprise. Il venait de recevoir en pleine figure le contenu du verre qu'un invité mal dégrossi avait balancé dédaigneusement par-dessus son épaule.

Le bruit était une vague haute, prête à retomber avec une clameur délirante. Maintenant, tout restait immobile, suspendu, rumeur et mouvement. Les quatre cents convives étaient figés. Ce fut un instant intolérable. Chacun souhaita intensément l'éclatement du vacarme, mais rien !

Le vin d'herbes rares, exprimées suivant des rites magiques à l'heure propice de la pleine lune, dégoulinait sur la large face du Grand Electeur, imbibant sa barbiche raide, maculant sa tunique mauve, brochée d'or et frappée du Grand Fulgurateur, symbole de la Puissance et du Pouvoir.

Le visage du Maître d'Europa prit une teinte sans noblesse ; celle de l'aubergine. L'homme poussa le hurlement attendu, et malgré sa sinistre signification et ses conséquences redoutables, chacun respira, délivré du poids insupportable du silence.

L'immense nef, où festoyaient les plus hauts dignitaires d'Europa et leurs invités des autres continents, était constituée d'une imposante demi-sphère, posée sur des dalles d'agathe. Les parois vertigineuses de la salle étaient d'or pur et d'une épaisseur si infime qu'elles étaient plus transparentes que le plus fin cristal. Le soleil, jouant sur cette surface lisse, y allumait d'innombrables arc-en-ciel aux nuances déconcertantes. Telle quelle, soufflée comme une gigantesque bulle de savon, elle était, dans son unité, plus solide que n'importe quel blindage, car irradiée par des éléments radioactifs qui décuplaient sa résistance.

Pour la circonstance, on avait disposé en croix les longues tables de bois de Vénus. On les avait drapées des étoffes les plus rares, délicatement brodées. Ces tables croulaient sous la vaisselle précieuse. Tout ce que l'art des hommes - et des autres - avait créé depuis des siècles pour raffiner les plaisirs du bien-manger était rassemblé ici, dans cette salle.

Une cohorte d'androïdes à la beauté parfaite, vêtus de justaucorps de soie irisée, circulaient continuellement, apportant, sur des plats aux dimensions fantastiques, des animaux entiers, rôtis ou nappés de sauces extravagantes et colorées, comme le lamentin farci d'algues, l'alsaîr martien en gelée, dont la chair est supérieure en finesse à celle du marcassin. Il y avait aussi le rhésus de Saturne - forme humanoïde assez bouleversante - dans un coulis de fourmis rouges follement épicé. Venaient ensuite les poissons cyclostomes - nourris de chair de synthèse, prétendait-on - et les crustacés géants aux pinces menaçantes, véritables tanks de la gastronomie, puis les rôts, les civets, les grillades, les volailles, les pâtés, les confits...

Sans arrêt, les serveurs déposaient entre les invités les pâtisseries les plus étonnantes : sorbets, crèmes, gelées. Les vins, les alcools et les liqueurs les plus variés coulaient sans relâche dans les cratères d'argent, ciselés par les meilleurs artistes de l'Univers pour ces agapes pantagruéliques.

Mais l'événement qui venait de se produire plongeait les seigneurs dans la plus douloureuse perplexité. Qu'un lourd béotien de Hesse eût jeté derrière soi un nectar valant une fortune, peu importait ! D'autre part, que le Grand Electeur d'Europa, l'un des Princes du Monde, eût reçu à travers la figure un pichet du précieux liquide, voilà qui n'était pas pour déplaire à ces rudes seigneurs qui, dans l'ordre actuel de la Terre et au plus haut degré de la civilisation, se complaisaient dans les modes et les mœurs féodales. Sans doute était-ce déjà un signe de décadence. Mais ce qui dépassait l'entendement, c'était que le rustre avait lancé sa coupe dans une direction tout autre, cinq minutes auparavant !

Chacun attendait des lèvres du Maître la sentence d'exclusion, peut-être d'exil. Le coupable, le nez dans son assiette, ne se faisait guère d'illusion. Il n'est pas prudent de tirer les moustaches aux fauves !

Le Grand Electeur cessa brutalement ses trépignements et sa mimique d'épileptique. Sans transition et sans même s'essuyer, il eut un large sourire satisfait et continua tranquillement la conversation.

Un soupir de soulagement s'exhala en même temps de quatre cents poitrines, et cela fit un bruit curieux. Puis les causeries se renouèrent, les rires reprirent, l'hydromel et l'ambroisie coulèrent à nouveau dans les coupes.

Un jeune Prince d'une éclatante beauté et d'une sombre élégance se pencha vers son voisin, vigoureux quadragénaire, sévèrement vêtu de daim, qui portait le beau titre de Sénéchal de France.

Eric de Kaalabar - c'était le nom du juvénile Prince d'Orienta - murmura :

— Dites-moi, cher Valmor, notre Grand Electeur ne vous semble-t-il pas un peu...

Un geste significatif acheva sa pensée.

Valmor caressa machinalement la croix de Grand Cosmonaute qui ornait sa poitrine. Il hocha la tête.

— Il est temps d'organiser de nouvelles élections, répliqua-t-il.

Autour des deux hommes, l'agitation des viveurs devenait délirante. L'ivresse commençait à gagner ceux qui ployaient la taille des belles androïdes servant toujours à boire, cherchant d'une main avide des seins parfaits et tièdes. On allait assister à une bacchanale effrénée.

Eric de Kaalabar haussa les épaules. Il ne détestait pas les androïdes, dont la servilité le choquait cependant, mais il désapprouvait les orgies crapuleuses. Valmor, lui, vouait un culte aux vraies femmes, ce qui passait pour une originalité, car elles étaient rares et distantes. On murmurait que le Sénéchal éprouvait un grand amour pour une belle et mystérieuse châtelaine, cloîtrée dans un triste manoir d'orphite vert-sombre, sur une planète oubliée.

— Ami, reprit le Prince, voilà qui est curieux ! Les actes de notre amphitryon, depuis quelques instants, manquent de coordination.

— En effet, ses paroles et ses gestes n'ont plus aucun lien entre eux !

— Oui. Il est désynchronisé. Tenez... que fait-il ?

— Il a pris une androïde sur ses genoux... Il allume un cigare.

— Exact... Mais voyez... A peine allumé, le cigare est déjà consumé. Le phénomène atteint même les objets...

— C'est étrange ! Un maléfice ?

Eric réfléchissait. Autour d'eux, le vacarme devenait assourdissant, fait de chants, de rires et du bruit de la vaisselle cassée. De violentes altercations s'élevaient en plusieurs endroits. Des duels étaient à prévoir.

— Les convives, eux aussi, sont incohérents, remarqua Eric.

— Ils sont saouls, oui !

— Pas tellement... Tiens, certains mâchent avant de porter la nourriture à leur bouche...

— Vous êtes du pays des magiciens, dit Valmor en riant. Vous éclaircirez ce mystère. Partons. Cela devient écœurant. D'ailleurs, le Grand Electeur vient de s'en aller. Je ne sais pourquoi.

— Voilà qu'il revient.

— Non !

— Si !

A la surprise générale, le Souverain rentrait dignement. Il fit trois pas en avant seulement, puis il sortit en marche arrière avec une rapidité foudroyante.

Les courtisans stupéfaits n'osèrent manifester aucun sentiment devant de telles pitreries qui dépassaient la mesure. Les rares personnes encore de sang-froid, dont Eric et Valmor, se frottaient les yeux. Les ivrognes, tout à leur plaisir bachique, ne s'émouvaient pas d'une vision si singulière. Ils n'en vidaient que mieux coupes et flacons.

— Mon vieux soldat, dit Eric à Valmor, il se passe ici des choses curieuses !

— Par les cent galaxies bleues, je n'y comprends rien non plus ! Oh, il revient encore !

Le Grand Electeur reprenait sa place avec un naturel parfait. Il eut le temps de recevoir en pleine figure le contenu déjà mentionné du verre d'un lourdaud de Hesse !

Derechef, le Maître vira au violet. Il allait vociférer, quand il disparut sans laisser de trace, au milieu du tumulte général.

— Tu as vu ce que j'ai vu ? interrogea Valmor, abasourdi. Ou bien je suis ivre, moi aussi !

Dans l'émotion de cet instant, il reprenait le tutoiement, dont il usait avec son filleul hors des cérémonies officielles.

— Je le suis aussi, répliqua de Kaalabar, car la chose paraît véridique !

La panique s'emparant de l'entourage immédiat du Souverain prouvait que la scène était bien réelle, quoique inexplicable.

Les deux amis embrassèrent d'un dernier coup d'œil les scènes de débauche offertes par les nobles seigneurs.

— Pleins comme des outres ! fit dédaigneusement Valmor.

Ils quittèrent la salle d'or, où l'on brisait follement des chefs-d'œuvre de cristal et de porcelaine, trésors des siècles passés.

Dehors, il respirèrent à pleins poumons. C'était l'heure du crépuscule, où le ciel garde encore ce souffle de clarté qui rend vains la laideur et le vice, comme si l'univers était fait d'un métal ne pouvant se ternir au contact des hommes.

Valmor ressentait cet instant avec reconnaissance. C'était un vieux combattant, familier de la galaxie, l'un des plus anciens cosmonautes en activité. Il avait fait son plein d'étoiles, jadis, et la moindre luciole lui rappelait un passé vertigineux, de gloire et de somptueuse aventure. Son filleul, Eric de Kaalabar, était originaire du plus beau pays de la poésie : Orienta.

Tous deux, hommes raffinés, goûtaient totalement l'heure mélancolique où le ciel tire à lui les nuages sombres de la nuit.

De la sphère d'or, des chansons à boire s'élevaient, accompagnées de mille cris forcenés. L'enfer avait pris possession du palais des hommes.

Mais il était tard. Il fallait se séparer.

— A demain, dit Eric de Kaalabar. A demain... à demain... à demain... à demain...

II

Sous des millions de m3 de terre et de rocs, on avait installé le suprême abri de la planète. La masse des roches primaires avait cédé la place à l'homme et à son industrie. On avait creusé ce roc brut et plaqué contre les parois de cette cavité sans mesures les métaux les plus résistants.

Cinq mille piliers d'acier iridié, plus grands que ceux d'une cathédrale, soutenaient, à des hauteurs imprévues, une voûte ogivale où se ramifiaient des nervures de métal plus fines que celles de feuilles d'arbres.

Ici se trouvait le cœur secret de l'Humanité. Loin des étoiles éclatées dans le vertigineux cosmos, alors que les cités des hommes pouvaient chanceler sur le sable félon, alors que mille traqueurs cherchaient sans trêve l'agresseur éventuel surgi des limites de la Voie Lactée, les grands ordinateurs, dans le secret de la terre, traçaient les voies difficiles de la sagesse, mesurant, légiférant, répondant et ordonnant à l'élite de leurs serviteurs, assurant le présent des hommes et l'avenir des machines.

Dans cette nuit dissoute par les traits sobres du néon, au centre de la salle des Réceptions Urgentes, douze cents congressistes s'étaient rassemblés.

Le Prince d'Orienta, Eric de Kaalabar, fit une entrée remarquée, malgré la foule considérable des riches seigneurs. Il avait revêtu l'armure blanche des Amiraux Galactiques, et la simplicité de ce costume, qui mettait en valeur une belle stature, contrastait avec les costumes trop chamarrés des personnalités du monde entier. Puis les conversations reprirent, au hasard des groupes.

— La dissociation des actes et des paroles des hommes s'étend au monde entier...

— Il existe des zones géographiques plus ou moins touchées...

— On dit que des accalmies et des recrudescences sont notées...

L'entrée du Grand Electeur interrompit les conversations. Le Maître s'assit sur le trône d'Europa, taillé

dans le quartz le plus pur. Il semblait soucieux.

— Mes Seigneurs, commença-t-il, un événement invraisemblable et qui a porté atteinte à notre dignité s'est produit. Si c'est une anomalie, elle sera supprimée. Si c'est une insulte, elle sera lavée. Si c'est une agression, elle sera châtiée !

Un murmure d'approbation unanime monta sous les voûtes cyclopéennes.

Le Cardinal d'Europa, légat du Pape, qui se tenait à la droite du Grand Electeur, prit la parole à son tour.

— Nous conseillons la modération, dit-il, au nom des trente-huit religions de la Fédération Interhumaine et des Cultes Païns Tolérés.

Le Grand Electeur tira sur sa barbe avec impatience.

— Les Grands Electeurs des cinq continents se sont déjà consultés, répliqua-t-il. Le Maître du Monde m'a autorisé, en raison des localisations européennes du phénomène, à prendre des mesures énergiques.

A la gauche du Maître, une longue silhouette noire se leva. Par les trous de sa cagoule luisaient des yeux qui n'avaient rien d'humain.

— Nous désirons la logique et la rigueur, prononça le singulier personnage, au nom des robots de nos villes libres, et de la Fédération des androïdes épars.

L'Electeur, cette fois, hocha la tête avec une visible satisfaction.

— Mes Seigneurs, reprit-il après s'être éclairci la voix, les Grands Cerveaux ont reconnu que des espaces morts interrompent toutes sortes d'ondes et les morcellent. Ce qui est infiniment plus grave, le phénomène s'étend maintenant, non seulement aux valeurs de l'espace, mais aussi à celles du temps, provoquant de véritables secousses temporelles. Nous savons maintenant par eux que ces ruptures du temps proviennent de la Galaxie Bleue d'Elmira.

L'assistance gronda sa surprise. La distance paraissait colossale, à bon nombre de parsecs de la Terre.

— Je sais, reprit le Maître, après un geste d'apaisement, Elmira est hors d'atteinte de nos alliés les plus lointains. C'est une galaxie sauvage, à grande distance de notre Voie Lactée. Et si nous avons localisé les prémices d'un phénomène qui s'amplifie de jour en jour, nous ignorons toujours sa nature et ses causes, dues peut-être à une intervention malveillante et toujours possible d'êtres extra-galactiques.

— Une importante expédition robotique sera nécessaire, s'exclama, à gauche du Maître, Robot-Mayor. Seuls nos savants et nos soldats, inaltérables et sans besoins, sont capables de...

— Il faut d'abord porter la Parole de Dieu, intervint le cardinal. Seul l'homme est qualifié...

— Que peut faire l'homme ? reprit le robot avec quelque impatience. Mourir de vieillesse pendant le voyage ! Les robots, je vous le rappelle, ont la possibilité de...

— Messieurs ! Messieurs ! dit le souverain, les calmant.

Puis il s'adressa de nouveau à l'assemblée, remuée de sentiments divers.

— Puissants Seigneurs, dit-il, quelqu'un peut-il donner un avis ?

Un long silence pesa sur les assistants. Tous se regardaient, incapables d'intervenir valablement dans le débat.

Enfin le Prince d'Orienta, Eric de Kaalabar, se leva.

— Plus qu'un avis, dit-il d'une voix claire, je puis fournir une solution !

Un hourvari s'éleva dans la salle. L'étonnement des congressistes atteignait son paroxisme.

— Oh, oh ! persifla Robot-Mayor, qui détestait le jeune homme autant que ses circuits répulsifs le lui permettaient, voyons vite ! Examinons la proposition du Chef des Rêveurs.

Eric méprisa l'interruption.

— Maître, dit-il, quelques hommes résolus peuvent atteindre rapidement cette galaxie d'Elmira, située aux confins de l'Univers.

— Elle est distante de milliards de kilomètres, vous semblez l'oublier, repartit son interlocuteur. Même par le sub-espace...

— Je ne parle pas du sub-espace, mais d'un moyen de transport entièrement nouveau : le voyage intraneuronique.

Le Prince d'Europa eut un geste d'ignorance.

— Continuez ! dit-il cependant.

— Des hommes, des ascètes, fermés aux réalités de la Terre, ignorant les besoins et les sujétions matérielles, ont pu, et eux seuls, appréhender la totalité de l'Univers et la concevoir.

— En quoi des philosophes peuvent-ils nous aider ?

— Ils peuvent venir à notre aide, car leur cerveau est instruit par divination, tout comme les anciens ont reconnu et établi les lois régissant les astres, c'est-à-dire, à l'origine, sans instruments ni exploration directe.

— Tes bonzes devineront le secret des secousses temporelles ?

— Non, Messire.

— Rêveries irrationnelles ! s'écria le chef des robots et des androïdes. Nous devons envoyer une solide expédition, et non quelques penseurs prétendant contrôler la galaxie par le songe.

— Je dois vous mettre en garde, mon fils, prononça à son tour le Cardinal à l'attention d'Eric, contre les déviations idéologiques qu'entretiennent vos couvents qui n'appartiennent pas aux Syndicats Religieux. Vos idées risquent...

— Sornettes, coupa le Grand Electeur. Mais... si vos hommes ignorent le problème des fractures temporelles, que pouvons-nous espérer d'eux ?

Un murmure d'approbation souligna ces paroles.

— C'est que leur cerveau renferme la conception globale du Monde. Le détail est moins facile à traquer.

— Alors ?

— Si c'est en eux-mêmes que se trouve la vérité, c'est là qu'il faut aller la chercher.

— Ah, la psychanalyse ?

— Non.

— Mais enfin...

— Excusez-moi, Monseigneur, mais vous ne m'avez pas exactement compris... Je prétends que l'Univers est réellement édifié dans le cerveau de ces hommes comtemplatifs... Un Univers tangible.

— Peut-être. Mais comme on ne peut s'introduire dans le cerveau d'un homme..., fit le Maître en haussant les épaules.

— Si, on peut ! Par la technique du déphasage atomique complet. Grâce à lui, aucun corps n'est grand ni petit dans l'espace.

Un murmure de stupeur et d'incrédulité courut dans la vaste enceinte. Les gens se regardaient avec perplexité. Mais, courtisans avant tout, ils n'osèrent émettre avant l'Electeur une opinion définitive.

— Voyons, dit ce dernier en se passant la main sur le front, vous soutenez que l'Univers est effectivement présent dans le cerveau des hommes ?

— Je le soutiens. Il y est exactement reproduit, à une échelle infinitésimale, avec tout ce qu'il contient.

— C'est incroyable !

— Moins croyable que l'Univers qui nous entoure ? Celui-là est-il réel, Monseigneur ? Il n'est, après tout, qu'une manifestation de la conscience collective au niveau ancéphale. Il n'est peut-être que l'archétype des rêves.

— Je vous accorde l'hypothèse, mais que chaque individu...

— Tout homme possède son schéma, mais peu d'entre nous arrivent à l'identité absolue avec l'Univers au moment choisi. Pourtant, cela arrive.

— Et vous, vous connaissez un individu de cette envergure, dont la relation cerveau-cosmos serait valable actuellement ?

— Oui !

Une rumeur émerveillée s'éleva jusqu'aux voûtes. Robot-Mayor intervint :

— Nos laboratoires ne connaissent nullement cette fameuse technique de déphasage qui vous permettrait, soi-disant, d'entrer en contact avec le système planétaire des cellules nerveuses d'un individu.

— Les cloîtres d'Orienta connaissent bien des secrets ignorés par tous les robots de toutes les technocraties !

— C'est possible. Néanmoins, je ferais plutôt confiance à une expédition robotique empruntant le sub-espace.

— Attendez, trancha le Grand Electeur... Prince, combien de temps durerait votre expédition neuronique ?

— La relation espace-temps est assez imprévisible, répondit Eric. Beaucoup d'événements peuvent cependant se dérouler, dans cet espace, en quelques jours de notre système terrestre. Le temps est infiniment petit lorsqu'il correspond à un univers infiniment petit. Vous connaissez la théorie de la pluralité du temps. En revanche, une expédition robotique mettrait plusieurs mois pour arriver au but, même par le sub-espace.

— Dans ces conditions, décréta le Grand Electeur, je vous autorise, Prince d'Orienta, Maître de la très magique ville d'Eghor Sim, à élucider le mystère des fractures temporelles. Je vous mandate comme chef de cette expédition qui doit pénétrer dans un cerveau humain et se charge de s'introduire dans le système des neurones, afin d'y rechercher l'équivalent de la Galaxie d'Elmira !

***

Le temple d'Eghor Sim dominait la ville, écrasée de soleil. Sur son piton rocheux, la tour phallique s'élançait vers le ciel, étincelante de toutes ses écailles de nacre. Ce panorama d'une grande majesté restait empreint de sa sérénité habituelle. Pourtant, à l'intérieur du temple, parmi les vastes pièces dallées de marbre noir, il en était une qui présentait un aspect inusité.

Six grands bacs étaient disposés symétriquement autour d'un énorme globe de cristal de plusieurs mètres de diamètre. Cette sphère aux reflets glauques devait peser un poids considérable. Pourtant, elle ne reposait sur rien; elle flottait littéralement au centre de la salle. Elle était aussi animée d'un mouvement giratoire très lent, presque imperceptible, mais continu. Une autre particularité, qui faisait de ce lieu un endroit exceptionnel, était la lumière noire qui éclairait. Et cette sorte d'anti-lumière, qu'émettaient des serpents de bronze disséminés dans la pièce, défiait les mots et provoquait l'épouvante.

Un observateur qui eût pu se glisser dans ce mystérieux hypogée se serait rendu compte - avec quelle secrète frayeur ! - que des corps humains flottaient dans les bacs d'un verre épais. Le temple d'Eghor Sim, centre de méditation et de paix, cachait-il autre chose que de paisibles moines en prières ?

Les cadavres se maintenaient à mi-hauteur de la masse du liquide qui semblait être de l'eau, mais qui, en réalite, devait être d'une densité supérieure. Fasciné, l'intrus aurait remarqué que les hommes plongés dans ce fluide semblaient fort bien conservés, gardant les couleurs de la vie et une souplesse incompréhensible. Non, ce n'étaient pas des cadavres ! S'il avait été l'un des grands de ce Monde, ou bien ci-

toyen d'Eghor Sim, le visiteur aurait reconnu, parmi les hommes immergés, le Prince d'Orienta, Eric de Kaalabar. Mais ce temple était trop sévèrement gardé pour que quiconque pût assister aux préparatifs d'une expérience unique.

Certains initiés savaient seulement qu'il s'agissait d'une opération capable de modifier les rapports existant jusque-là entre certains corps composés, et de les réduire à un dénominateur commun universel. La recherche de plusieurs de ces dénominateurs communs, par catégories organiques, chimiques et surtout atomiques, reste plus importante que la découverte de la pierre philosophale des alchimistes, et permettrait les hypothèses les plus hardies avancées par la science-fiction. Si les chercheurs du temple d'Eghor Sim parvenaient à découvrir cela, ils détiendraient les clés d'un mécanisme relativiste, c'est-à-dire l'une des septs clés de l'Univers.

Enfin, le globe de cristal s'immobilisa, et le silence, dans la salle, parut encore plus lourd.

Dans une autre partie de l'édifice, une lampe s'alluma. Un prêtre vêtu de soie jaune frappa sur un immense gong. Un son puissant retentit. Quelque part dans le temple, plusieurs dignitaires pénétraient dans une pièce, où se trouvaient rassemblés les plus modernes appareils scientifiques et d'autres encore, inconnus.

— C'est le moment, dit l'un des arrivants à l'homme qui les accueillait.

L'autre fit un signe d'approbation et leur livra passage. Ils virent alors, sans émotion apparente, un homme au crâne rasé, lié sur un fauteuil. Il n'était pas question de supplice, mais plutôt d'opération chirurgicale ou de test. C'est ce qu'on aurait pu croire

en voyant les électrodes de platine fichées dans la tête du sujet. Celui-ci ne semblait pas en souffrir. Il restait impassible et silencieux.

Plusieurs opérateurs en blouse blanche manipulaient les appareils. Le chef des arrivants se présenta au technicien principal.

— Je suis envoyé par le Grand Electeur, dit-il, afin de lui rendre compte du déroulement de l'expérience. Où en êtes-vous ?

— Le déphasage est terminé, répondit le savant. Nous passons au voyage intra-neuronique proprement dit. Le compte à rebours va commencer.

Il se tourna vers ses aides.

— Connectez les bornes 2, 4 et 6, commanda-t-il.

— Oui, Monsieur.

— Réglez l'intensité sur zéro. Il faut une migration précise.

— Zéro vérifié.

— La tension ?

— Deux milliampères.

— Bon. Veillez à ce que la déviation d'intensité ne dépasse pas ±2... Connectez les bandes de route.

— De quoi s'agit-il ? questionna le représentant d'Europa.

— Ces bandes se composent de fins réseaux magnétiques, remplaçant les électrolytes classiques. Elles relieront les innombrables neurones entre eux. Elles seules permettront le déplacement des voyageurs. Ce sont des voies très longues, à potentiel constant. Les particules constituant les corps des explorateurs se déplaceront le long de ces innombrables faisceaux magnétiques, seuls aptes à les promouvoir.

— Poste 4, vérifiez la force ionique du tampon.

— C'est très important ? interrogea à nouveau le rapporteur du Gouvernement.

— Sans doute, rétorqua son interlocuteur avec une visible impatience. Le sens de la migration dépend du PH de la solution de départ, c'est-à-dire des bacs ; et le PH iso-électrique d'imprégnation...

— Bon, bon, fit le fonctionnaire, conciliant. Alors, dès cet instant, vos explorateurs n'ont plus de taille définie, et il vont visiter l'infiniment petit ?

— Oui. Un infiniment petit où la simple cellule est déjà un monde complet. Et si quelque expérience a déjà été envisagée dans le déphasage, pour mettre en rapport hommes et cellules, on ne peut, comparativement à celle-ci, que la dire macroscopique.

— Et ces aventuriers vont trouver dans le cerveau d'un homme notre univers

— C'est cela. Un univers, où vous et moi existons, parallèlement, avec tout ce qui nous entoure... Ces hommes vont se déplacer entre les neurones-galaxies sous forme de particules chargées électriquement, dans un champ d'énergie...

— Branchez les bornes d'inversion de polarité, reprit le savant. C'est par elles que se fera le retour de nos amis... Prêts ?

— Prêts !

— 5... 4... 3... 2... 1... 0 !

Dans les bacs, au centre de la salle de marbre noir, les corps des six volontaires, dont ceux de Valmor et d'Eric, semblèrent se dissoudre progressivement. Bientôt ils disparurent complètement. Il ne resta plus sur terre que la sphère de cristal trouble, immobile, énigmatique.

III

La première sensation des voyageurs fut d'avoir froid. Pourtant, ce voyage ne ressemblait à aucun autre. Pas de pression intolérable au départ, nulle vision d'une terre qui s'éloigne. Leurs corps tournoyaient au centre de nuées glaciales.

Etendant les bras, chacun se stabilisa, à la manière de parachutistes en descente libre. La brume se dissipait. L'atmosphère prit une teinte azurée. Un peu de chaleur sembla rayonner de sources invisibles. Les six compagnons n'aperçurent, au-dessus d'eux, pas d'étoiles, mais un décor composé de taches grises ou noires, s'épousant étroitement, comme les pièces ajustées d'un puzzle. Mais il existait un défilement des images à une vitesse extrême. Peut-être à cause de cela, les explorateurs ne purent identifier les éléments qu'ils voyaient. Quelque temps après, ils dépassèrent de petits nuages ronds et blancs. Puis ils prirent instinctivement de l'altitude, afin de franchir le barrage de lourdes chaînes métalliques tendues en travers de leur route. Ils s'en éloignèrent avec une vélocité surprenante.

Sur un signe d'Eric, Valmor et les quatre compagnons se groupèrent autour de lui, se comportant comme de véritables avions. Le Prince d'Orienta remarqua que chacun d'eux était revêtu d'une sorte d'enduit plastique, qui pouvait, à la rigueur, constituer un costume.

— Alors, dit Valmor, dont la voix claqua dans l'air, comme un drapeau, ce voyage ne débute pas trop mal ?

— Ma foi, répliqua Eric, je croirais voler de mes

propres ailes dans le ciel de Sol III.

— C'est très agréable, en effet, apprécia le Sénéchal, nous fendons l'air, ou ce qui en tient lieu, à une bonne vitesse. Mais où allons-nous ?

— Nous pourrions voyager indéfiniment sans le savoir, répondit Eric, et quoique j'aie fait orienter notre route magnétique d'une façon assez précise, je crois que nous devrions nous poser et rechercher d'éventuels repères.

— Mais où atterrir ?

— Là ! répliqua Eric.

Il désignait sous eux une vaste étendue de sable vert, parsemée d'énormes rochers d'aspect tourmenté.

— Essayons.

Les corps humains se pliaient à toutes les fantaisies avec une facilité étonnante. Ralentir, virer, planer, tout se passait comme si cela faisait partie depuis toujours de leurs facultés normales. Mais peu à peu, ce vol faisait ressentir aux astronautes une impression bizarre. Ils tournoyaient dans un ciel étrange, comme un vol de pigeon cherchant à s'orienter. L'espace d'un éclair, pourtant, ils entrevirent le domaine de l'Esprit Omniprésent, et ils conçurent la somme d'un monde inconnu, qu'ils virent en totalité de partout.

Cette vision sembla précipiter leur chute vers une terre hostile.

Il n'est pas douteux, constata Eric, que nous sommes dans un lieu de visions géométriques. Ces montagnes, ce désert, qui aprochent de nous vertigineusement, ne sont que le relief de diverses fonctions ou connaissances qui s'expriment en un véritable panorama et une topographie réelle. Mais cette brume que nous avons rencontrée est celle d'un sujet en état

de sommeil. Il faut craindre, selon quelques auteurs, certaines brumes résiduelles d'introspection qui cachent les voies véritables. Sommes-nous toujours sur une ramification de notre faisceau magnétique ?

Eric n'eut pas le temps de communiquer ses doutes à ses compagnons. Les explorateurs prirent contact avec un sol stable. Ils s'enfoncèrent jusqu'à la cheville dans un sable très fin, d'un beau vert.

Mais leur perplexité restait grande. Comment trouver des indications permettant d'atteindre la Galaxie bleue d'Elmira ?

— Nous devions trouver un univers classique ? se plaignit Valmor. Je ne vois rien, cependant, qui y ressemble !

— Patience, mon cher, répondit Eric. La sphère a effectué notre transfert selon le nombre parfait de caractéristiques universelles. Nous la trouverons, cette galaxie ! Pour l'instant, marchons vers ces rochers aux formes bizarres. Nous y trouverons peut-être un abri ; le vent se lève !

C'était exact. De grands tourbillons rouges s'élançaient à l'horizon. Le petit groupe prit son vol en rase-mottes. Les formidables colonnes pourpres, d'un saisissant effet sur le sable vert, parurent se mettre à sa poursuite.

— Je crois qu'il s'agit d'un gaz, dit un compagnon.

— Qu'importe, dépêchons-nous !

— Ces rochers sont rongés par quelque hideuse maladie, dit Eric, examinant les rocs.

— Ils sont absolument horribles ! renchérit Valmor.

A ces mots, les rochers semblèrent exploser. Des pierres volèrent de toutes parts.

— C'est une explosion de rage, ma parole ! s'écria le Prince, esquivant les projectiles.

Valmor, qui voltigeait avec ses compagnons pour éviter les éclats, répliqua :

— Alors, ils nous comprennent, et nous les avons offensés ?

Pris entre les tourbillons de gaz rouges qui approchaient toujours et les rochers catapultés, les explorateurs, démunis d'armes, risquaient leur vie.

Eric eut une inspiration. Il tendit le doigt vers les rochers, comme s'il pointait réellement un pistolet, et il pressa mentalement la détente. L'effet fut terrible. Les rocs s'enflammèrent, tandis qu'une épaisse fumée noire montait vers le ciel. Les gaz rouges eux-mêmes stoppèrent leur avance.

— Qu'as-tu fait ? demanda le Sénéchal, éberlué.

Eric sourit.

— Dans ce domaine étrange, la production d'énergie est une véritable bombe. Réfléchis ! Nous marchons, nous volons sans le moindre effort. La projection d'un faisceau d'énergie pure devient une arme meurtrière.

— Formidable !

Valmor s'approcha des rochers et les interpella.

— Vous allez vous tenir tranquilles, maintenant ? s'écria-t-il. Tiens, ils ont diminué de moitié... Regarde, Eric ! Il plongea le bout de ses doigts dans l'étrange matière, puis, avec hésitation, il y goûta.

— Du caramel ! s'exclama-t-il, stupéfait.

Amusé, Eric se rendit aussi à l'évidence.

— Ces... choses, dit-il, possèdent un cycle de carbone hydraté. Nous sommes dans le domaine de l'invérifiable. On ne pouvait, jusqu'à présent, s'y aventurer qu'en esprit, en état de voyence, alors que notre présence matérielle, en ce moment, provoque des phénomènes imprévus.

— Allons ! dit Valmor, en veine de plaisanterie, à table, mes amis ! Pourquoi l'estomac, même sans exigence, n'aurait-il pas ici de plaisir ?

Tous ramassèrent des fragments épars et s'en sustentèrent.

— Je vais avoir mal aux dents, prédit Valmor en riant, et puis c'est écœurant !

— Nous croquons allégrement des êtres pensants, dit Eric. Que doivent se dire ces rochers ?

— Je m'en...

Un lamento retentit, qui semblait jaillir des entrailles du sol.

— Tu entends ? Ils pleurent !

— Çà alors ! fit Valmor, interloqué.

Il se reprit vite.

— S'ils pleurent, ils fondront !

Il n'eut pas le temps d'ajouter d'autres sarcasmes. Le sol se creusa sous les humains. Une étreinte qui n'avait rien de comparable avec celle des marécages ou des sables mouvants les retint prisonniers, en dépit de leurs efforts désespérés. La terre verte, animée d'un hideux mouvement de déglutition, commença de les engloutir. Cela dura de tragiques instants. Deux compagnons, happés par le sable, disparurent.

— Nous ne nous en tirerons pas seuls ! haleta Valmor. Provoquons ensemble une explosion d'énergie. Ils se concentrèrent et provoquèrent une sorte d'entonnoir. Le sable anthropophage fut rejeté au loin. Mais cela ne suffit pas, et il recommença de couler autour d'eux.

— Nous ne pourrons reproduire souvent pareil effort, murmura Eric qui luttait farouchement.

Déjà les explorateurs avaient perdu l'usage de leurs membres. La matière retournait à la matière, invinciblement... Les hommes allaient succomber, lorsque les colonnes de gaz rouges arrivèrent près d'eux. Malgré leur situation critique, ils réalisèrent qu'il s'agissait de masses tourbillonnant à grande vitesse, sortes de malström pourpre, dont l'extrémité supérieure s'avançait largement à une hauteur considérable. La base d'un cône vint s'appliquer aux épaules. Une succion brutale les aspira, les arracha au sable. Ils s'élevèrent avec une grande rapidité, jusqu'à une altitude inappréciable, baignant dans cette atmosphère colorée, dont les spires devinrent de plus en plus larges et lentes, au point qu'ils arrivèrent au sommet. Grâce à des mouvements de nageur, ils se maintinrent à la surface, et bientôt, échappèrent à cette zone malveillante.

— Hélas! dit Valmor, après un long moment de silence, deux de nos compagnons sont restés dans les sables.

On ne pouvait plus rien pour les malheureux.

Après avoir volé en tous sens, sans retrouver la moindre trace de leurs amis, les quatre hommes durent se résoudre à continuer leur voyage.

— Nous avons probablement exploré la face interne du lobe temporal, dit le Prince. Là se trouve le vieux cortex qui représente l'archéo-sommeil, très distinct du sommeil ordinaire. Ce centre, dont on ignorait le rôle, fonctionne toujours, mais d'une manière clandestine.

— Mauvaise, en tout cas, dit Valmor.

— Notre intrusion sur les terrains primitifs du rêve a sans doute déplu par notre constitution même, ou par les éléments utilisés par notre organisme. Je pense surtout au potassium emmagasiné dans ce centre. Ce potassium assure justement les relations avec le cerveau lui-même et reste en rapport avec l'activité onirique de l'individu.

— Nous aurions rompu cet équilibre et provoqué ce cauchemar ?

— Probablement. Un déséquilibre s'est produit qui exigeait, pour être compensé, l'absorption de nos malheureux amis.

Le voyage se poursuivit.

Bientôt, les hommes survolèrent une belle étendue d'eau : une mer d'une transparence absolue, dont les vagues poursuivaient un ballet sans défauts.

— Comment faut-il interpréter ce paysage ? demanda le Sénéchal.

— D'après le rythme si particulier des vagues, dit Eric, on perçoit très bien un rythme thêta de cinq cycles seconde, c'est la Mer du Sommeil. Nour arrivons au moment d'une phase paradoxale.

— Oh là là ! fit Valmor, pour moi, c'est la mer, tout simplement. Je me trompe peut-être, mais j'aperçois, à une profondeur étonnante, des silhouettes de géants marins.

— Ton imagination parasite ces lieux !

— Peut-être. En tout cas, je n'ai pas l'intention de me mesurer aux monstres qui sommeillent dans l'homme, même si c'est moi qui les suscite. Une fois suffit !

— Allons ! fit laconiquement Eric.

Valmor jeta un dernier coup d'œil sur la mer.

— J'espère que notre moteur ne nous laissera pas tomber, conclut-il, ce pays ne paraît pas hospitalier.

Malgré ces appréhensions, ils dépassèrent la Mer du Sommeil sans anicroche. Ce fut pour se heurter à un mur. Ce nouvel obstacle présentait une surface lisse, sans la moindre fissure, barrant la route, à l'infini.

— C'est la fin de notre voyage, constata Valmor, après un minutieux examen. Ne faudra-t-il pas faire machine arrière ?

— Chercher une autre voie ? demanda le Prince d'Orienta.

Il palpait cette substance luisante, et soudain, il poussa une exclamation de surprise.

— Regarde ! dit-il à son parrain, j'ai enfoncé le bras dans cette matière inconnue !

— Mais alors, dit Valmor, nous pourrions essayer de traverser l'obstacle ?

— Nous risquons d'y étouffer.

— Je tente ma chance !

Sitôt dit, le Sénéchal pesa de toutes ses forces sur le mur, il pénétra presque aussitôt dans la masse semi-élastique. Il réussit à s'y mouvoir lentement et il constata qu'il respirait facilement.

Bientôt, la groupe au complet évoluait dans cette substance gélatineuse, continuant obstinément son périple. Tant de constance devait avoir sa récompense. Brutalement ils sortirent de la muraille. Le ciel était là, devant leurs yeux, avec ses constellations familières. Ils venaient, dans le mini-temps, d'aborder l'univers réel. Tels des astronefs, au sortir de la dernière barrière mentale ceinturant le pays du subconscient, les hommes s'élancèrent vers la Galaxie d'Elmira.

Ils n'eurent pas conscience du temps qu'ils mirent pour atteindre leur but. Dans le mini-temps, l'unité la plus longue est la pico-seconde, le milliardième de seconde terrestre. Ici, cela pouvait représenter des mois ou des années.

Nul ne le sut. Le voyage neuronique était tenté pour la première fois. Il n'existait ni précédent, ni références.

Les hommes bras en croix, voyagèrent comme des graines amorphes, ballotés par les courants secrets qui devaient être la route de traceurs magnétiques.

C'est ainsi que le Prince d'Orienta se retrouva, étourdi, à l'orée d'un bois épais qui n'appartenait plus au domaine du rêve.

— Mais... où est Valmor ? demanda Eric de Kaalabar à ses deux compagnons.

Aucun d'eux n'avait aperçu le Sénéchal de France. Les trois compagnons explorèrent alors la lisière de la forêt. Ils s'inquiétèrent de cette absence. Craintes fondées. Un cri rallia le groupe autour d'un corps atrocement mutilé, celui de l'infortuné Valmor.

— Ses jambes sont rongées ! s'écria quelqu'un avec horreur.

Personne ne parla de la tête. Il en manquait la moitié, c'était un spectacle insoutenable.

— Se peut-il qu'un animal ait dévoré notre ami, dès son abordage ? murmura douloureusement le Prince.

— Il ne saigne pas, observa l'un des assistants. On dirait qu'il y a eu désintégration partielle, due à une arme, peut-être ?

— Des ennemis nous guetteraient donc ? Je vais explorer les abords de ce bois. Je vengerai mon ami !

Eric marchait avec détermination, lorsqu'on le rappela près du cadavre de son parrain.

Le jeune homme retint une exclamation de stupeur.

Lentement, le corps de Valmor recouvrait son intégrité. Ses membres inférieurs repoussaient littéralement à vue d'œil !

Après quelques moments d'attente anxieuse, Valmor se reconstitua entièrement.

— Vous en faites une tête ! dit-il en se tâtant pour savoir s'il présentait une anomalie.

— Tu nous as fait peur ! répondait Eric, et il lui conta les circonstances de son retour.

— Quelle peut être la raison de ce phénomène ? demanda le Sénéchal, à demi-incrédule.

— Je suppose, dit le Prince, que nos particules émigrent à une vitesse différente, suivant leur taille. Le hasard, ou une variation de PH, a voulu que les tiennes voyagent un peu plus espacées.

— C'est sans gravité ?

— Sans doute. Pense que tes particules auraient pu se rassembler en désordre ! Tu serais devenu un magma informe. Cette aventure nous guette tous. Alors, nous deviendrions des monstres.

— C'est vrai !

Valmor éprouvait, sans l'avouer, une frousse rétrospective.

— Ne restons pas là, dit-il, pour changer de conversation. Envolons-nous !

Il s'élança, brassant l'air, comme un oiseau à l'envol. Mais il resta à terre dans cette posture un peu ridicule, pendant que ses camarades éclataient de rire.

— Nous ne sommes plus dans la région hypothalamique de notre sujet, précisa Eric. Nous sommes dans le mini-temps, mais dans l'univers réel, ceci en est la preuve.

— Dommage, grogna Valmor, ce mode de transport était bien agréable !

Ce fut donc à pied que les explorateurs gagnèrent la forêt qui n'avait de remarquable que la hauteur de ses arbres. Ce parcours dura deux bonnes heures. Enfin, les voyageurs apercurent, à la lisière opposée, un curieux château féodal, dont le style n'excluait pas un certain baroque.

— Il est entièrement de verre ? interrogea Valmor.

— On le dirait. Une espèce de verre sombre, opaque. Les bâtiments semblent coulés d'une seule pièce.

Ils s'approchèrent encore du manoir dont les innombrables fenêtres montraient à quelle altitude imposante se trouvaient les pièces principales. Le classique fossé n'existait pas, les compagnons entrèrent de plain-pied dans les salles aux proportions grandioses.

L'Univers était le maître de ce décor, on le sentait dans sa majesté, on le reconnaissait à ses détails. Ainsi tournent les innombrables galaxies gorgées d'étoiles, alors que flotte l'humble rayon de lune, entre les nénuphars d'un étang.

Après avoir suivi les parois de calcite, les humains se dirigèrent vers le centre, où se dressait un formidable dolmen d'ophidienne. Curieux, ils en firent le tour.

C'est alors qu'un éclat de soleil joua sur l'étrange monument, comme si quelque farceur géant y braquait son miroir. Dans cette lumière instable apparut le reflet d'une bête imposante, une sorte de lion avec deux nattes d'or, et cette créature aux yeux d'une inquiétante profondeur leur adressa la parole.

— Bienvenue à vous, Etrangers, dit-elle. Depuis des siècles, nous communiquons ensemble. Mais c'est la première fois que votre race se hasarde jusqu'au château d'Ubna. Quelle audace nouvelle !

Le noble créature sembla rêver un instant. Le silence s'éternisait. Le Prince d'Orienta répondit :

— Nous vous apportons le salut de la Terre, notre planète. J'ai cru comprendre, Seigneur, le sens de vos paroles, mais j'hésite cependant. Sommes-nous en présence de la créature fabuleuse qui hante, depuis la naissance du monde, le rêve des hommes ? Vous seriez le Dieu suprême de toutes les mythologies obscures. Celui dont descendent les dragons, les hippogriffes, les chimères ?

— Je suis tout cela, répondit la bête. Et plus encore ! Je suis celui que vous évoquez dans vos pays oniriques, qui est toujours présent dans la mémoire collective de l'Humanité, dans toutes vos légendes, et au cœur de toutes vos religions. Je suis présent, car je suis véritable, dans tous les temps.

Le Prince d'Orienta s'inclina avec respect, et ses compagnons l'imitèrent.

— Quel est le motif de votre visite ? s'enquit l'hippogriffe, du haut de son piédestal, et l'éclat de lumière qui l'enveloppa oscilla dangereusement.

— Nous sommes venus de la très magique ville d'Eghor Sim, dit le Prince de Kaalabar, car un phénomène très gênant s'est produit, qui cause à nos notables et à nos peuples un dommage considérable. Notre temps se fracture. Le Prince de la Terre a situé le siège lointain de ce phénomène dans la Galaxie d'Elmira. Voilà, Seigneur, les motifs de notre venue.

La bête caressa lentement son mufle d'une patte bonasse.

— Pour nous, dit-elle, le temps ne compte pas. Il n'en est pas de même sur vos infimes planètes.

Le ton était condescendant, mais les visiteurs se gardèrent bien de relever ce propos de la puissante créature. Celle-ci les regarda d'ailleurs d'un œil plus doux. Puis elle se lança dans une vertigineuse introspection.

Le groupe resta au pied du dolmen, inpectant des yeux la salle immense, mais n'osant échanger aucun mot, de crainte qu'il ne soit intercepté par la bête omniprésente. Celle-ci leur parla à nouveau, avec l'indifférence d'un oracle.

— Je connais, dit-elle, la source de vos ennuis. Ils proviennent bien d'une planète de notre système : Féda. La cause est involontaire, fortuite même. Puisque vous êtes venus pacifiquement...

La voix s'interrompit, se cassa net. Les compagnons en ressentirent un malaise. Le silence devint pesant. L'image de l'hippogriffe ondulait comme une bannière sous le soleil. Mais cette instabilité contenait comme une menaçe.

Soudain la bête se dressa, s'enfla, devint plus monstrueuse. Ses yeux lançaient des flammes, très réellement.

— Traîtres, gronda-t-elle, c'est ainsi que vous agissez ?

— Comment... ? balbutia Eric, qui ne put achever.

Une partie de la salle s'écroula dans un fracas étourdissant. De toutes parts, des blocs de plusieurs tonnes se mirent à pleuvoir. Une poussière étouffante se répandit dans l'atmosphère. Au centre de ce cataclysme, le groupe des Terriens recula. Il était temps.

Le dolmen fut pulvérisé dans un jaillissement d'étoiles multicolores. Le bruit assourdissant était celui d'une fin de monde.

Les hommes furent séparés.

Puis tout s'effaça. Un calme infini revint avec pour cadre un univers paisible. Comme si rien ne s'était déroulé.

Maintenant, si quelque compagnon survivait, il pouvait voir, à même le ciel, une armée de robots débarquant d'atronefs géants. L'identité des nouveaux venus ne faisait aucun doute. Robot-Mayor, à la tête de ses troupes, débarquait sur Féda. Un important matériel de guerre était déposé à terre.

Eric de Kaalabar, rejeté tout meurtri dans un angle de la salle détruite, voyait, comme dans un rêve, cette troupe de robots inscrite dans le ciel. Il doutait de ses sens. L'hippogriffe, revenant à la charge, le tira de sa léthargie. Rugissant d'une manière effroyable devant ce qu'il considérait comme une trahison, le fabuleux animal saisit Eric dans ses griffes. Le jeune homme se débattit vainement. Valmor, qui se relevait seulement, saisit la scène d'un coup d'œil. Il tira un petit désintégrateur caché sous son collant. Avec un calme incroyable, prenant soin de ne pas blesser Eric, il toucha la bête au flanc, puis à la tête. Une immense lueur violette éclata de toutes parts. Les clameurs du monstre étaient effrayantes. Ce fut comme l'éruption d'un volcan. Les deux hommes furent lancés au loin et perdirent conscience.

Il est bien difficile de décrire des événements qui se présentent avec leurs faces multiples, car leur relation ne peut être qu'une allégorie qui cache toujours l'une ou l'autre des faces internes. Chaque fait de notre vie, quoique simple, est cubique par sa racine.

Quand Eric se réveilla, il se trouvait au fond d'un trou, une sorte de bauge obscure, et une jeune femme aux yeux brillants pansait son front. Le jeune homme fixa la femme qui se penchait sur lui.

— Où sont mes compagnons ? interrogea-t-il.

— Je ne sais de qui vous parlez, répondit la jeune fille aux cheveux sombres. Je vous ai recueilli, seul, après la grande bataille.

— Quelle bataille ?

— Des créatures brillantes ont débarqué d'engins volants. Ils ont livré bataille aux Maîtres de Féda qui avaient refusé de les recevoir. Ce fut un combat extraordinaire. Les Maîtres sont vaincus et fuient.

Malgré sa faiblesse, Eric jura entre ses dents. Le Grand Electeur n'avait pas voulu faire confiance à la seule expédition humaine. Une seconde mission, armée celle-là, avait suivi la première.

— Il est impossible, se dit Eric, qu'une armée entière de robots ait suivi notre route. Non, Robot-Mayor et ses troupes ont fait irruption dans l'univers normal, sur une planète de la Galaxie d'Elmira. Ils ont fait vite. Alors, l'interruption de cette armée dans le temps normal coïncide à peu près avec notre traversée du mini-temps ? Donc, tout événement affectant l'univers original affecte sa reproduction, puisque tout s'y déroule de la même manière. Le contraire doit être vraisemblable, car tout est dangereusement possible. Mais, songea Eric, l'arrivée de Robot-Mayor vient de réduire à néant notre groupe, et notre ambassade est sans objet.

— Que dis-tu ? murmura la jeune fille.

Eric sursauta, puis la regarda et nota, sans en avoir trop conscience, qu'elle était belle.

— Je dis, reprit-il, plutôt pour lui-même, que ces êtres viennent de ma planète. Ce sont des robots.

— Ils ne vous ressemblent pas, dit-elle. Ce sont vos Maîtres ?

— Au contraire, nous les avons créés.

— Vous ?

Elle éclata de rire, comme si cette affirmation était ridicule.

— Nous ! répliqua-t-il, un peu offensé par l'attitude de sa nouvelle compagne.

— Mais vous faites partie des bêtes !

— Quoi ?

— Bien sûr. Nous n'habitons pas la même planète, mais nous avons une origine commune.

Eric était étonné. Swanna semblait persuadée que la race humaine était une forme animale très inférieure au robot.

— C'est probablement vrai, réfléchit le jeune homme, mais elle ignore qu'il s'agit de machines construites par nous... au début !

— Swanna, dit-il gravement, tu as en partie raison. Nous nous sommes laissés dépasser par nos créatures. Il est temps de les remettre à leur place ! Si nous le pouvons, ajouta-t-il à part soi.

Il entreprit d'expliquer à la jeune fille ce qu'était un homme. Il se laissa entraîner très loin par son raisonnement. Il est vrai qu'il n'avait pas affaire à une androïde de synthèse, mais à une vraie femme d'un amour et d'une fougue, dont il ne se serait pas cru capable.

A vrai dire, les deux amants avaient oublié le monde, ses aspects, ses problèmes. Seulement, dans la nuit, Eric fut réveillé en sursaut. Une ombre rôdait aux alentours. C'était Valmor ! Eric de Kaalabar fut transporté de joie. Le Sénéchal, cependant, apportait de mauvaises nouvelles. Les derniers compagnons avaient disparu, lors de la catastrophe, dans le palais de l'hippogriffe.

Au matin, les deux hommes et la jeune femme tinrent conseil.

— Les Maîtres de Féda, d'après les communiqués des vainqueurs, sont décimés, dit Valmor, ils se sont réfugiés dans la forêt.

Le Sénéchal de France, projeté comme Eric à travers l'espace, avait assisté malgré lui à la bataille. Il songeait, lui aussi, au but final de leur mission. Eric comprit son idée.

— Nous devons essayer de les joindre ? demanda-t-il.

— Oui ! Nous sommes trop différents des robots pour qu'ils nous soupçonnent d'aussi mauvaises intentions à leur égard.

— Allons !

Swanna eut l'air étonné. Elle accepta cependant de guider les deux hommes à travers la forêt.

Une longue marche éprouva les voyageurs, mais les conduisit près du dernier retranchement des vaincus.

— Mais, s'écria Eric en contemplant les Maîtres de Féda, ce sont des robots !

— Aucun doute, confirma Valmor, ce sont eux qui, aux yeux de Swanna et des siens, passent pour être la véritable race intelligente de cette planète.

— Robot-Mayor les a rossés. Ces robots sont-ils inférieurs aux nôtres ?

Les jeunes gens regardèrent attentivement.

Une activité fébrile régnait dans le camp des robots ennemis.

Des êtres étranges, les Maîtres de Féda ! Ils étaient faits de barres argentées représentant les membres et le corps. La totalité du mécanisme de commande devait se trouver dans le globe qui représentait la tête : une grosse sphère lumineuse dont l'éclat variait sans cesse. Si le corps n'offrait aucune prise à la destruction, cet encéphale, par contre, devait être extrêmement fragile. Les robots terriens, véritables coffres-forts ambulants, dotés de rayons meurtriers, n'avaient eu aucune peine, en visant à la tête, à immobiliser ces automates, dont la puissance mentale était sans doute supérieure à la leur et tendait vers un super-intellectualisme, au détriment du corps.

L'évolution, même chez les robots, est-elle déjà amorcée sans que leurs créateurs puissent rien y changer ?

Les ex-Maîtres de Féda s'apprêtaient à quitter leur planète. Leur dernier astronef était là, au centre de la clairière.

— Regarde ! chuchota Valmor, il n'y a que la carcasse !

Il avait presque raison. L'astronef des Maîtres était une sorte d'échafaudage composé de barres métalliques. C'était pourtant un puissant engin spatio-temporel. Le comble de la technique est sûrement cette simplification extrême, cette sobriété.

— Ils prennent place au centre de leur appareil, commenta Valmor en regardant la douzaine de robots restants.

Au centre du bâti, le mât central commença de tourner à une vitesse insensée. Il parut alors s'échauffer, car il changea de couleur, virant au bleu, au rouge, puis au blanc.

Le pilier devint d'un éclat insupportable. Soudain, tout disparut ! Il ne resta que la clairière et ses arbres roussis.

Mais Eric de Kaalabar et son parrain, Valmor, tenaient la clé de l'énigme.

Au moment précis du décollage des Maîtres pour une lointaine galaxie, une onde de choc déferla sur l'Univers. Il y eut, dans notre Voie Lactée, une période de disjonction entre les paroles et les actes. Le temps, une dernière fois, venait de se fracturer.

Le BANG du temps !

AVIS A TOUS NOS AMIS!

Michaël Grayn, représentant l'A.E.L.P., sera probablement à PARIS du lundi 21 au samedi 26 août de cette année. Quiconque désire le rencontrer, pour l'une ou l'autre raison, est prié de lui écrire au plus tôt.

L'A.E.L.P.

la tenture, qui remuait sauvagement comme battue par un vent de tempête, devait se jouer un drame terrible.

Mrs Wynn entendait des gémissements, des grognements et des craquements sinistres. Finalement, un horrible et long cri d'agonie déchira l'espace, et le calme revint.

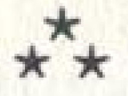
Le rideau glissa quelque peu, et d'entre ses plis surgit la tête monstrueuse d'un chien géant.

L'animal regarda Mrs Wynn de ses yeux flamboyants, émit un grondement sourd et amical à la fois, puis disparut aussi mystérieusement qu'il était survenu.

Alors seulement, elle se souvint avoir vu, quelques jours auparavant, un énorme dogue noir rôder dans le parc qui entourait sa petite propriété. Elle aimait beaucoup les bêtes, elle avait essayé de l'attirer à plusieurs reprises et, de loin, lui avait même offert des friandises.

Cependant, méprisant les douceurs présentées, le grand chien n'avait pas daigné approcher. Il s'était contenté de la regarder à la dérobée de ses yeux terribles.

Lorsque la jeune veuve eut - à grand peine, il est vrai - recouvré ses esprits, elle s'en alla chercher de l'aide chez le voisin, sans oser au préalable regarder derrière la tenture.



Derrière cette tenture, on découvrit plus tard le cadavre déchiqueté du sadique, un homme qui, après un séjour d'un an dans un établissement pour malades

mentaux, était venu vivre, non loin de là, dans une petite ferme abandonnée.

Le dogue lui avait ouvert la gorge et brisé les vertèbres cervicales. On ne revit jamais le chien.

On a imaginé qu'il devait être une sorte de terrible vengeur du royaume des animaux, et qu'il aurait suivi le meurtrier, après que ce dernier eut assassiné l'un de ses maîtres ou l'un de ses amis. Mais ce n'est là que pure supposition.

Sur la façade de sa maison, Mrs Wynn a fait ciseler une énorme tête de dogue géant, avec ces mots en exergue :

MERCI A MON MYSTERIEUX SAUVETEUR !

Traduit du néerlandais par Michaël Grayn. Titre original : « De Dog ». Copyright by Agence Littéraire Delta.

PETITES ANNONCES

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE
fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL
QUATRIEME ANNEE

JUILLET-AOUT 1967
N° 10

SOMMAIRE

Couverture de GYP HÉBÉ

JULIEN PARENT

Editeur du « fanzine » *La Chaise Electrique,* Julien Parent n'en délaisse pas pour autant son œuvre personnelle. Nous ne pouvons que nous en réjouir.

L'AUBERGE DU RAT MORT

— Que puis-je vous servir, Monsieur ?

— Une bière bien froide.

L'homme se dirigea vers le comptoir et me servit dans un petit pot de grès. Je le regardai. Pour un patron de café, il avait un aspect plutôt curieux. En fait, ce qui me choquait, c'était son allure élégante, correcte, ses vêtements extrêmement bien coupés. De plus, son visage était celui d'un homme cultivé, instruit. Il n'avait vraiment pas l'air d'être à sa place dans ce petit établissement isolé.

Je jetai un coup d'œil à l'extérieur. Au bord de la route, ma voiture somnolait.

Je me détendis. Cela faisait du bien de se trouver assis, tranquille devant une bière, en pleine campagne, dans le silence. C'était une sorte de trêve entre le vacarme des deux villes.

Les murs étaient recouverts de chêne, de vieux moulins à café pendaient çà et là. Dans le fond, une grande horloge marquait le temps avec lassitude.

Je posai les mains à plat sur la table massive.

Le patron déposa le pot de bière devant moi.

— Merci, il fait bien calme...

— Oui, peu de gens s'arrêtent ici.

Il regarda par la fenêtre. Je l'imitai. Sur la route, les voitures filaient, comme des gouttes de métal, étincelantes dans le soleil. Je vis à une dizaine de mètres, sur le petit chemin de gravier, la plaque de fer rouillé : « Auberge du Rat Mort ».

— Pourtant, c'est très bien, ici. Vous devriez faire un peu de publicité, essayer de vous attirer une clientèle de touristes. Comme vous n'êtes pas loin de la ville, vous pourriez avoir pas mal de gens pendant le week-end.

— Oui, c'est vrai. Mais, voyez-vous, je n'y tiens pas tellement.

J'avalai une gorgée de bière. Excellente. Vraiment, tout était parfait dans cette auberge, et je me sentis presque devenir en colère devant le laisser-aller du patron.

— Mais enfin ! dis-je, c'est ahurissant. Je viens boire un verre ici, par hasard, je constate que c'est un endroit splendide, que la bière y est très bonne, que c'est un truc qui devrait marcher du tonnerre, et vous me dites que vous ne voulez pas avoir de clients. Pourquoi tenir une auberge, alors ? Cela me paraît assez paradoxal ! Excusez ma franchise...

— Bah ! fit-il en souriant, les gens - enfin, je veux dire : les quelques rares personnes qui s'aventurent ici - me disent tous la même chose. Mais vous ne pouvez comprendre.

Je vis qu'il était inutile d'insister.

— Evidemment, vous faites ce que vous voulez, mais je trouve qu'une telle situation est assez triste. On a l'impression d'un gaspillage, vous saisissez ?

— Je saisis.

Il restait silencieux, le regard fixe et vague, les bras ballants. Il n'avait de toute évidence guère envie de poursuivre cette conversation, mais j'avais encore trois heures à passer tout seul au volant, et je voulais me fatiguer un peu les cordes vocales, avant de reprendre la route.

— Curieux nom, ça : « Auberge du Rat Mort ». Une légende ?

— Une légende, oui.

Il semblait enfin avoir compris mes intentions et, comme à regret, il parla :

— Une légende, comme vous le dites. Une légende assez récente, d'ailleurs, puisque les faits ne datent que du siècle dernier. Si vous voulez, je puis vous la raconter brièvement. Mais je crains de vous importuner, il vaudrait peut-être mieux...

— Non, non, au contraire ! Ça m'intéresse, allez-y !

— Eh bien, c'était vers 1850. L'auberge était alors tenue par mon grand-père...

— Ah, c'est ça !

— Oui, c'est ça.

Sa voix était étrangement fatiguée, résignée. Il poursuivit :

— A cette époque, évidemment, il n'y avait pas de voitures, et il n'y avait pas de routes non plus, du moins pas ce genre de routes, aussi l'auberge était-elle plus isolée. Néanmoins, de temps à autre des promeneurs venaient de la ville, en fiacre, le dimanche après-midi. Je dois dire qu'alors, l'auberge marchait bien, malgré tout.

— Vous voyez !

— Oui, dit-il en souriant, mais en ce temps-là, l'éta-

blissement ne s'appelait pas encore « Auberge du Rat Mort ». Cela s'appelait « Les Lilas », je crois.

— Tiens !

— Oui, « Les Lilas ». C'était exactement la même auberge, d'ailleurs, on n'y a rien changé.

— Mais c'est très bien de garder le style de l'époque. Ça nous change un peu des snack-bars.

— Pour en revenir à mon histoire, il y a eu l'épisode du rat mort.

— Je vois. C'est ce qui a donné son nom actuel à l'auberge.

— Bien sûr. Ce fut un événement particulièrement horrible.

— Horrible ? Allons donc ! Vous n'y allez pas de main morte, dites donc !

— Vous allez voir.

Amusé, j'attendis la suite.

Soudain, son regard se fixa sur la route, il se tourna vivement vers moi :

— Votre voiture... la clef de contact est dessus ?

— Oui, mais il n'y a aucun danger qu'on me la vole, puisque je peux la voir d'ici, par la fenêtre. Ne vous tracassez pas pour cela ! Continuez plutôt votre histoire, cela me passionne.

— Certainement...

Il avait l'œil curieusement trouble, comme s'il débattait dans sa tête un problème insoluble. Il fit craquer les os de sa main gauche dans la droite.

— Avant cela, dit-il, me permettez-vous de donner un coup de fil urgent ?

— Je vous en prie.

Il se dirigea vers ce qui me sembla être la cuisine, et je le vis former un numéro. Il ferma la porte, et je n'entendis absolument rien de la conversation.

Pourtant, ce n'était pas l'envie de savoir qui me manquait, tout cela me paraissait de plus en plus bizarre.

Je regardai l'heure à la grosse pendule : un quart d'heure encore avant de reprendre la route, le temps d'écouter la suite du récit.

— Où en étais-je ? dit-il, en rentrant dans la pièce.

— Vous me parliez de l'époque où l'auberge s'appelait encore « Les Lilas », juste avant l'épisode du rat mort.

— C'est bien ça. Il y eut donc un jour cet épisode du rat mort. C'était un dimanche après-midi, mon grand-père préparait la salle - cette même salle où nous nous trouvons en ce moment. Il s'attendait, comme tous les week-ends à recevoir beaucoup de monde... Mais au fond, je me demande pourquoi je vous raconte tout cela, il n'y a plus rien à faire. Rien ne peut plus être changé.

— Comment cela ? Vous devenez de plus en plus mystérieux !

— C'est que, pour moi, le problème est assez grave. Je ne sais jamais très bien comment m'y prendre pour expliquer la situation. Oh ! ce n'est pas que cela arrive souvent, car je vous l'ai déjà dit, il ne vient presque jamais personne, ici. Non, ce qui est le plus terrible pour moi, c'est que je me sens un peu comme... responsable, alors que pourtant je n'y suis vraiment pour rien.

Je commençais à me demander si cet homme n'était pas fou. La solitude lui avait sans doute tapé sur la tête.

— Trêve de précautions oratoires, racontez-moi exactement ce qui s'est passé, et dites-moi ce qui vous tracasse. De la clarté, que diable ! Je n'y comprends absolument rien, à votre histoire.

— Eh bien, voilà ! Mon grand-père était sorti quelques instants pour frotter l'enseigne avec un linge, au bord de la route. Cette enseigne que vous pouvez voir aujourd'hui. Seul le nom était différent.

De vagues démangeaisons me taquinaient les poings. Je l'aurais, ma foi ! giflé.

— Mon grand-père, poursuivit l'autre, vit alors approcher un homme qui venait de temps en temps prendre un verre. Il arrivait à pied, il n'habitait pas loin. Il fit un petit signe à mon aïeul et entra. Mon grand-père continua d'astiquer son enseigne, lorsque tout à coup, il entendit un hurlement horrible. Il se retourna d'un bond et vit... sur le seuil de la porte...

Il s'était interrompu, comme s'il ne parvenait plus à trouver les mots.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il vit sur le seuil de la porte ?

L'homme était devenu tout pâle, ses lèvres tremblaient.

— Un rat, Monsieur, un rat.

— Un rat ! Ma foi, ce sont des choses qui arrivent, surtout à la campagne, je suppose.

— Oui, bien sûr, mais, voyez-vous, c'était un rat aussi gros qu'un porc...

— Un rat gros comme un porc ! Impossible, ça n'existe pas !

— Je sais, je sais. Attendez la suite. Voilà que le rat saute au visage de mon grand-père. Heureusement, il parvient à l'éviter, et le rat va se jeter sur l'enseigne de l'auberge. Ce fut horrible ! Il paraît que cela fit un bruit à faire dresser les cheveux sur la tête. Mon aïeul parvint à tuer le rat à coups de pied. Une bouillie atroce, Monsieur.

— Eh bien, dites donc, c'est gai, votre histoire !

Il semblait lancé et continua :

— Lorsque mon grand-père rentra dans l'auberge, il découvrit, sur le pavement, un petit tas de vêtements. Il les examina. C'étaient ceux de l'homme entré quelques instants plus tôt. Eh bien ! figurez-vous que l'homme en question avait disparu. Tout ce qui restait de lui, c'était ce petit tas de vêtements.

— C'est ça ! dis-je en riant, le rat avait mangé l'homme !

— Voilà ! voilà ce qu'on s'est dit ! Mais ce n'était pas cela...

Je ne pus m'empêcher de rire à nouveau.

— Vous continuez à prendre la chose à la légère, mais vous avez tort.

— Mais, dites-moi, c'est donc à cause de cette histoire que l'auberge a perdu toute sa clientèle ?

— Pour sûr. Le problème qui se posa alors à mon grand-père fut le suivant : comment éviter que pareille horreur se reproduise tout en conservant l'auberge ? Car il aimait beaucoup son auberge, mon grand-père, vous comprenez ?

— De moins en moins.

— Il changea le nom de l'auberge et fit un tel raffut autour de cette aventure que plus personne n'osa s'aventurer à moins de deux kilomètres à la ronde. Il fabriqua un appareil assez ingénieux, destiné à tuer automatiquement le premier rat venu. Une souricière géante, en quelque sorte. Il s'installa ici définitivement, avec sa femme. C'est ici que mon père est né, et c'est ici que je suis né, moi aussi. Vous ne pouvez pas savoir les difficultés que posa le mariage de mon père. Et, bien sûr, je n'ai jamais quitté l'auberge.

Mon rôle est de veiller sur elle, jusqu'à ma mort.

— Et pour quelle raison ne pouvez-vous sortir de chez vous ? C'est de la folie !

— Mais non, je vous explique...

— Et comment faites-vous pour vous nourrir, pour vous fournir en bière, etc... Vous avez le téléphone. Il a bien fallu qu'on vienne vous l'installer !

— Certes, les contacts avec l'extérieur sont inévitables, quoique rares. Pour cela, j'ai un ami très sérieux et muet comme une carpe. Il me fait parvenir tout ce dont j'ai besoin par la cheminée. Il y a une échelle derrière l'auberge. En ce qui concerne l'installation du téléphone, par exemple, ce fut assez cocasse. J'avais prétexté une maladie contagieuse, et ils m'ont passé le téléphone par la cheminée aussi. J'ai fait un trou dans le mur gauche, là-bas, et j'ai passé le fil au-dehors. Ils n'ont eu qu'à le brancher.

— Et tout le reste ? fis-je. Vous ne voyez jamais le médecin ?

— Le médecin ? Non, jamais. J'ai suffisamment de connaissances en la matière pour m'en sortir tout seul. Du moins, pour les choses bénignes. Il y a évidemment toujours un risque. Pour tout le reste, presque tout se fait par courrier. Là, bien sûr, je dois une fière chandelle à cet ami dont je viens de vous parler.

— Mais c'est incroyable, cette histoire ! Je ne suis tout de même pas fou : vous avez des fenêtres, une porte. Cette porte par laquelle je suis entré tout à l'heure.

— Les fenêtres ne s'ouvrent pas, et le verre en est incassable. Quant à la porte... c'est justement ce que j'essaie de vous expliquer. Les murs, me direz-vous ? Impossible : l'auberge doit rester intacte.

Je ne trouvais plus rien à dire, j'étais abasourdi.

— Vous connaissez, poursuivit-il, la phrase de Dante : « Laissez toute espérance, ô vous qui entrez. » Cette phrase pourrait s'appliquer à mon auberge. Vous saisissez, à présent ?

— Je saisis une chose, c'est que vous êtes complètement cinglé. Combien vous dois-je ?

Je jetai un coup d'œil distrait sur ma voiture et je me sentis pâlir.

Ma voiture s'en allait. Elle démarrait, tout doucement, comme conduite par un chauffeur inexpérimenté. Je pus distinguer la tête d'un homme au volant. Ce fut comme une révélation. Tout me revint à la mémoire : le coup de téléphone, cette longue conversation absurde. Un coup monté !

— Ah ! mais voilà l'explication ! criai-je, voilà où vous vouliez en venir ! Vous n'êtes qu'un voleur ! Voilà pourquoi vous essayiez de me tenir si longtemps avec votre histoire à dormir debout ! Vous attendiez que votre complice agisse ! Mais ça ne se passera pas comme ça, vous ne m'aurez pas si facilement !

Je bondis vers la porte.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Vous ne pouvez sortir ! Votre seule chance est de demeurer ici avec moi ! Je fais partir votre voiture pour éviter les soupçons, tout simplement ! Ecoutez-moi !...

Mais je ne l'écoutais plus. J'ouvris la porte et fis un pas en avant.

Alors, je m'écrasai au sol, comme si un poids d'une tonne m'était tombé sur les reins. Mon ventre touchait le pavement, et mes vêtements me gênaient dans ma fuite. Derrière moi, j'entendis l'homme hurler :

— La souricière !

Au même moment, je reçus un coup violent sur la nuque. Quelque chose de chaud se mit à couler dans mon cou. Sur la route, ma voiture disparaissait. Tout devint noir et silencieux, et je compris que j'entrais dans la mort.

J'eus encore le temps de sentir ma queue balayer furieusement le sol et mon sang couler, goutte à goutte, le long de mes moustaches.

ELIANE PERNEEL

« Ce conte, c'est un rêve que j'ai fait », nous dit l'auteur. Eh bien, rêvez souvent, chère Eliane!

LE MESSAGE

Il était dix heures ce dimanche de mai, lorsque Lady Sheffield revint de l'église anglicane.

Peter, le domestique, avait comme chaque dimanche fumé un des cigares de feu son maître, et ce, sur les instances de Lady Sheffield, pour qu'elle ait l'impression que son mari était encore dans les parages. Cette sensation de vide laissée par la mort de son mari, survenue l'année précédente, lui était particulièrement insupportable le dimanche. Aussi, Peter, qui vénérait sa maîtresse, allait jusqu'à imiter la toux de fumeur de Lord Sheffield, afin d'intensifier l'illusion de sa présence.

Or, ce matin-là, un fait étrange advint, sous forme d'un message remis à Peter par un paysan des environs.

Sur l'enveloppe s'étalait l'écriture de Lord Sheffield, et Peter lut : *Message à remettre à Lady Sheffield par celui qui le trouvera.*

— Good heavens ! s'écria Peter en reconnaissant l'écriture. Où avez-vous trouvé ce pli, mon brave homme ? demanda-t-il au paysan qui se tenait sur le seuil, sa casquette à la main.

— Dans mon champ, Sir, ce matin, en arrosant mes navets. Je ne comprends pas comment cette enveloppe est arrivée là, mais elle n'y était pas depuis longtemps, car hier encore, il n'y avait rien.

— Attendez un moment ici, dit Peter en se dirigeant vers le salon où se maîtresse devait se trouver.

Après avoir doucement heurté l'huis, il entra et vit Lady Sheffield assise dans un fauteuil, les yeux levés vers le portrait de son mari.

Peter lui tendit l'enveloppe avec anxiété et attendit. Dès que Lady Sheffield eut jeté les yeux sur l'écriture, elle dit à Peter d'un ton grondeur :

— Cette fois, vous exagérez, Peter. Passe pour la chère odeur de cigare et la toux, mais je ne vous permets pas d'imiter l'écriture de mon mari.

— Mais, Mylady, je vous assure que ce n'est pas moi. C'est un paysan qui l'a trouvée, cette enveloppe, dans son champ, ce matin, et qui l'apporte à l'instant.

— Aoh, really ! C'est sans doute un de ces nombreux plis que la poste égare, et qu'on retrouve des mois plus tard. Donnez une livre à ce brave paysan, Peter.

— Yes, Mylady, fit Peter en se retirant.

Un long moment, Lady Sheffield regarda l'enveloppe.

— Comme c'est curieux, se dit-elle, il n'y a pas de cachet postal, et il s'en dégage une curieuse odeur, faite d'un mélange de roses, d'encens, de rosée et... mais oui, de navets.

D'une main tremblante, elle ouvrit et déplia le message. La première chose qui la frappa brutalement, ce fut le nom de l'endroit d'où émanait cette lettre et la date. Revenant de sa première surprise, elle lut enfin le texte :

« Mon cher amour terrestre. Ces lignes vont sans nul doute te surprendre, car elles viennent de Jupiter, où j'ai l'insigne privilège d'avoir été mené, dès mon enterrement, par une soucoupe volante qui ne descend que la nuit dans les cimetières. C'est dans une cage frigorifique que je revins à la vie, alors que la soucoupe fonçait vers Jupiter Planète et Jupiter le Roi, Dieu suprême.

» Si j'ai tant tardé à t'écrire, c'est d'abord parce qu'il nous est interdit de trahir le secret de Jupiter, et ensuite, parce qu'un voyage vers la Planète Terre ne se fait que bien rarement, c'est-à-dire lorsque meurt un être digne d'habiter un autre monde. M'étant ouvert à Jupiter de ma peine d'être séparé de toi, il m'a permis de t'écire, afin que tu saches ce qu'il te faudra faire pour mériter un jour l'accès au lieu où je me trouve.

» C'est un véritable éden. Tout y est enchantement, douceur, beauté, sagesse, bonté. Figure-toi que j'y ai retrouvé, à ma grande stupéfaction, mon ennemi Lord Bedford, à présent doux comme un ange. Il ne jure même plus lorsque nous jouons au bridge. Je tiens quelquefois de longs conciliabules avec le Dieu Jupiter, il a une culture prodigieuse et il m'a fait des révélations sur la façon dont il a créé la vie sur la Planète Terre, je ne suis autorisé à ne les dévoiler qu'à toi.

» Je te les divulgue donc, sachant que tu n'en parleras à personne, sinon tu ne seras jamais admise près de moi. Par conséquent, dès que tu auras lu ce message, brûle-le et garde ça pour toi, n'en dis rien à personne, même pas à notre fidèle Peter.

» Un jour, il y a bien longtemps, alors que sur Jupiter, l'homme avait atteint un sommet dans la performance et les connaissances techniques, le Roi et Dieu Jupiter décida d'en faire profiter un autre monde. Il choisit la planète la plus minuscule, qui n'était alors composée que de rocs arides, de vastes plaines plates et nues, d'immenses océans morts. Il y envoya d'abord des semences de chaque sorte. Plus tard, lorsque la végétation y devint abondante, il envoya par ses soucoupes volantes un couple de chaque espèce animale et humaine.

» Il ne commit qu'une seule erreur, qui fut la cause des innombrables désastres dans lesquels les Terriens furent plongés durant des millénaires. Cette erreur était de n'être pas lui-même présent pour guider dans la bonne voie les espèces dites humaines, malgré ses Dix Commandements gravés dans la pierre, et qui ne furent pas respectés.

» Par l'exemple de l'esprit sage dominant au Royaume de Jupiter, les êtres humains jamais ne se mésalliaient, mais dès qu'ils furent livrés à eux-mêmes sur la Planète Terre, ils se mélangèrent tant et si mal que d'invraisemblables races et espèces naquirent dans la plus grande confusion. Alors l'esprit sage quitta le corps de l'homme, et un immonde désordre s'ensuivit. Chacun voulant avoir raison de l'autre, des paris s'engagèrent, d'où la nécessité de créer une monnaie qui eut tôt fait d'avilir la meilleure d'entre les espèces humaines. Depuis lors, la même lutte vers l'appât du gain continue, mais seuls ceux qui se dévoueront pour une noble cause, et sauront utiliser leur esprit judicieusement, gagneront le Royaume de Jupiter, Dieu du Ciel et de la Terre.

» La Planète Jupiter ne sera accessible qu'à l'homme qui aura épuisé toutes les sources du mal et de l'erreur. Accès interdit aux minus habens et aux concupiscents.

» Voilà, ma très chère, ce qu'il te faut faire pour pouvoir un jour venir me rejoindre là où je suis tellement heureux que je ne fume même plus le cigare.

» A bientôt, j'espère, mon amour terrestre. Pour toi mes plus divins baisers jupitériens. Ton Harold qui t'attend.

» Zeus, le 13 mai 1967. »

Après cette lecture, qu'elle reprit un bon nombre de fois, tant elle flottait dans l'irréel, Lady Sheffield y mit le feu à l'aide d'un briquet et déposa délicatement la lettre de l'au-delà sur les bûches du feu ouvert. Elle contempla, d'un air hypnotisé, les flammes qui léchaient le papier.

C'est ainsi que Peter la retrouva lorsqu'il vint lui annoncer que le lunch était servi.

— Je ne mangerai plus désormais, Peter, dit-elle comme à la sortie d'un rêve, et inutile de consommer les cigares de mon mari, il ne fume plus.

— Bien, Mylady, répondit Peter, sidéré, en refermant doucement la porte du salon.

Etant donnée la longueur de certains textes de ce numéro, nous nous sommes vus dans l'obligation de reporter à plus tard nos chroniques habituelles.

CLAUDE LE LIEUR

Si vous êtes auteur, nous ne vous souhaitons pas de vous trouver dans le cas de Madame Litéra. Et pourtant, à combien d'écrivains cela n'est-il pas arrivé ? A combien d'écrivains qui, cependant, ne manquent nullement de talent ! Certains d'entre vous se retrouveront peut-être en la « gentille petite vieille » créée par Claude Le Lieur, mention d'honneur au Prix du Conte ATLANTA 1966.

LE GOSSE

C'était une bien gentille petite vieille que la voisine du sixième. Elle habitait l'immeuble depuis si longtemps qu'elle semblait se confondre à sa grisaille parisienne. Tous deux avaient même effacement, même poussière.

Quand les locataires la rencontraient, ils prenaient de ses nouvelles, puis la laissaient aller de son pas fatigué qui racontait un long désespoir, éteint peut-être par l'âge, la résignation, l'acceptation d'un combat inutile. Il y a des gens qui donnent l'impression de marcher sur le tapis de la fatalité.

Madame Litéra — c'était son nom — vivait dans une modeste chambre tout encombrée de livres. Les livres des autres, bien sûr ! Il y avait aussi ses manuscrits *à elle*, qui traînaient çà et là, à demi-sortis d'un tiroir ou gisant à même le parquet.

Autant de feuilles froissées, jaunies, effritées d'avoir été trop souvent et trop longtemps manipulées, et surtout manipulées pour rien !

En effet, Madame Litéra avait passé sa vie à écrire. Elle avait délaissé famille, amours, voyages, spectacles — que sais-je encore ! — pour s'adonner entièrement à la littérature.

Combien de contes, combien de nouvelles, combien de poèmes avait-elle envoyés aux revues, aux journaux, aux éditeurs, au comité du prix *ceci*, au comité du prix *cela !*

Elle avait eu à cœur de devenir romancière, et elle ne s'était pas privée de ce plaisir qu'elle considérait comme unique.

Parmi ses manuscrits en quête d'éditeur, un, à ses yeux, se distinguait des autres, un passait en premier, et c'était le roman d'un petit garçon. Ah, ce petit garçon appelé Douglas !

D'après elle, c'était son chef-d'œuvre ; et ses voisines, qui, elles, avaient un sot métier, s'en étaient délectées.

Ce gosse avait passé par tant de comités de lecture que tous les éditeurs de Paris et d'ailleurs connaissaient Douglas et son histoire.

Naturellement, Madame Litéra avait désespéré à la longue, mais le courage ne lui avait jamais manqué, et elle s'était obstinée envers et contre tous, à expédier contes, nouvelles, poèmes, romans, tout comme si elle les avait projetés de la fenêtre de son sixième étage.

Par exemple, quand Douglas avait subi l'examen du cinquième lecteur, après une attente de quelques mois, elle avait dit : « Ouf, c'est pour bientôt ! »

Au treizième, quelques locataires étaient venus aux nouvelles, comme pour un accouchement difficile.

Lorsque Douglas avait passé le vingt-huitième lecteur, elle s'était sentie fatiguée et avait pris nombre de remontants.

Au trente-septième, elle s'était trouvée si vieillie, si lasse qu'elle en était venue à oublier — volontairement peut-être — le nom de l'éditeur qui détenait son manuscrit.

Quand on lui fit savoir qu'il était passé aux cinquante-deuxième, elle eut l'air de ne pas en faire cas. Pourtant, au fond de son cœur, ridé comme un pauvre parchemin, elle gardait un peu d'amertume, un soupçon de rancœur contre ce satané Douglas !

Il y eut le soixante-quatorzième...

Les voisines demandaient :

— Alors, il a t'y été accepté, ce gosse ?

Madame Litéra, très digne, soupirait sans répondre.

Quand l'une d'elles mourait, c'était presque un soulagement. Une de plus qui s'en allait, avant que le livre ne fût définitivement refusé.

Mon Dieu ! Que cet hiver était rude, difficile pour une petite vieille d'un sixième !

Une petite vieille qui avait tout de même été une jeune fille pimpante, férue des dernières nouveautés parues, amateur de bonnes reliures, amie des muses !

C'est un de ces soirs, où son mauvais appareil de chauffage lui faisait des tracasseries, un soir au froid rigoureux, que Madame Litéra entendit frapper à la porte.

A cet instant précis, elle songeait au bon feu qu'auraient pu faire *les livres des autres* et ses propres manuscrits, sauf le respect qu'elle leur gardait !

Une voix se manifesta, énergique.

— Madame Litéra, c'est ici ?

— Oui, Monsieur.

A cet âge, il n'est guère prudent d'ouvrir à un inconnu.

— Puis-je entrer ?

Dans l'entrebâillement de la porte, Madame Litéra aperçut un jeune homme de bonne allure et, malgré sa mauvaise vue, se rendit compte qu'il avait dû faire son service militaire depuis un bon bout de temps. Un homme, quoi !

— C'est moi, cria le visiteur avec force, c'est moi, vous ne me reconnaissez pas ? Douglas ! Le gosse ! Ils m'ont enfin accepté !

...Paraîtra prochainement aux Editions Lligamard...

FRANZ JOHANN

Il est des gens qui s'adaptent à tout. Miss Jeannie Wolks est sans aucun doute de celles-là. Quelle femme admirable que cette « vieille dame au cœur plein de bonté »!

JEANNIE WOLKS

Jadis, les journaux lui consacrèrent de nombreux articles, et des milliers de lecteurs, avides d'aventure, se passionnèrent pour son épopée. Aujourd'hui, minée par la maladie, Miss Jeannie Wolks, la vieille dame au cœur plein de bonté, rentrait au pays.

La vieille dame au cœur plein de bonté, c'était ainsi que les sauvages du bout du monde avait appelé ce petit être étrange, dont la mission n'avait rien eu d'évangélisateur.

En effet, l'attitude qu'elle avait adoptée face à ces peuplades primitives était la suivante : respecter les mœurs et les lois de ces hommes nus et trapus, le nez et les oreilles troués d'os, ne pas s'imposer et devenir leur élève modèle.

Sept années auparavant, elle se présentait à l'œuvre des *Missions Bénévoles* et demandait à être envoyée dans l'inconnu avec, pour seul bagage, une compréhension totale et une générosité débordante. Les offres étant rares, l'œuvre ne se fit guère « prier ».

Un beau matin, un avion l'emmena loin au-dessus des villes. Un autre, plus loin encore, au-dessus des forêts.

A son retour, en Angleterre, elle fut la proie fragile des journalistes et des conférenciers. Ils l'assaillirent de mille questions, auxquelles elle répondit (dans la mesure du possible) avec cette simplicité, cette grâce qui lui étaient propres.

Robert Starcky, un journaliste réputé, lui rendit visite afin d'éclaircir un mystère qui semblait lui tenir fort à cœur. Il trouva Miss Wolks, petite et maigre, enterrée dans cette vaste demeure lui servant de refuge, et qu'un luxe tapageur rendait « vaticanique ».

— J'aimerais vous poser quelques questions, dit-il.

La vieille dame croisa les deux longs os qu'elle avait pour bras et accepta avec cette grande complaisance que chacun aimait à louanger.

— Je ne viens pas pour parler de vous, dit-il.

Elle soupira d'aise.

— Je voudrais évoquer le souvenir d'un homme qui, comme vous, s'en est allé au - devant de la souffrance et de la barbarie. Peu après votre départ pour l'inconnu, Stéphane Hanson, un évangéliste, partit à votre recherche dans le but de vous seconder. Avez-vous rencontré cet homme ?

— Il est mort, dit-elle simplement. D'abord séché au soleil, ensuite coupé en morceaux.

A cette révélation brutale, inattendue, le journaliste faillit se trouver mal. Il sentit un frisson l'envahir, tandis que d'énormes gouttes de sueur l'inondaient jusqu'aux talons.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Séché au soleil, répéta Miss Wolks sans s'émouvoir, et ensuite coupé...

Robert Starcky chercha les mots qui refusaient de naître.

— Mais... mais pourquoi... pourquoi n'avoir rien dit ? Ainsi donc, vous avez rencontré cet homme et...

— Je l'ai rencontré, dit-elle, nous avons fait un bout de chemin ensemble. Vous êtes cependant le premier à vous inquiéter de lui. Ce Stéphane Hanson était un être bon, cultivé, fier et convaincu de ses opinions, mais il ne faisait guère preuve de doigté. Il se croyait sans cesse obligé d'enseigner l'existence divine et, de mes propres yeux, je l'ai vu anéantir, à l'aide d'une hache, un arbre taillé que l'ON avait pour Dieu. Mettez-vous donc à NOTRE place.

— A NOTRE place ! cria le journaliste, fiévreux et mal à l'aise, à NOTRE place ?

Le regard de Jeannie Wolks s'illumina et un sourire béat vint lui habiter le visage. Sans ajouter un seul mot, elle regarda le journaliste rebrousser chemin et laisser la porte ouverte derrière lui. La mesure du possible venait d'être dépassée, et cette soudaine révélation allait éclater au grand jour tel un coup de canon.

Traînant les pieds, elle alla fermer la porte et rejoignit l'imposant fauteuil de cuir dans lequel, menue, elle disparaissait. Elle baissa les paupières et, renversant la tête contre le dossier, dit à mi-voix :

— Ce Stéphane Hanson, un être bon, cultivé...

Elle aurait pu ajouter : Un homme SI TENDRE et de si BON GOUT...

Il y avait des limites qu'elle ne pouvait pas franchir en ce monde qui se voulait civilisé. Avant de s'endormir, elle supplia « l'arbre » de bientôt l'emmener.

ANDRE PIEYRE DE MANDIARGUES

Dans notre numéro 4, André Pieyre de Mandiargues nous proposait « L'Homme du Parc Monceau ». Nul doute que vous apprécierez tout autant le présent texte, que nous reproduisons avec l'aimable autorisation de l'auteur et des Edit. Robert Laffont.

LE CASINO PATIBULAIRE

à Zosia

> « La violence et l'amour avaient dû faire rage en lui, et la raison brillait sur les débris de son cœur comme l'œil d'un épervier ».
>
> *Hölderdin.*

— J'ai eu toutes les truies de Milan, dit à son secrétaire le comte de Numa, et de la bague au lit, en passant par l'Eden, le Rialto, le Vauxhall, le cabinet des miroirs et le galop final entre des nymphes de stuc dans le grand salon du Gambrinus, c'est chaque fois le même parcours vieillot : glacé comme une polka d'ambassadeur. A la fin, ne me montreras-tu pas autre chose ?

— Votre Excellence pourrait voir le casino des rizières et les maisons de jeu sur pilotis, répondit l'homme à gages, si elle n'a pas le pied trop tendre pour une longue marche, car l'inondation empêche d'aller là-bas en voiture, et il faut prendre la passerelle.

— Crois-tu m'effrayer peut-être, avec ta passerelle ? Nous irons ce soir. Prépare des martingales d'apparence infaillibles ; les plus bizarres, les plus roués stra-

tagèmes qui aient fait damner tous les amateurs de boules. Quand nous étions à Monaco — une guerre après la royale époque où nous remplîmes nos tabatières dans les cendres du Bazar de la Charité, nous en usâmes longtemps pour parfumer les draps des plus folles d'entre nos belles amies, et ni le vin d'Etna, ni le tokay de Marie-Thérèse, ni même l'abrupte vernaccia de Sardaigne ne nous valurent jamais autant de bonnes nuits de bouc qu'une seule pincée de ce funèbre vétiver; la mode allait aux draps de lit en crêpe de chine noir, la lingerie, t'en souviens-tu ? hésitait entre pervenche et ponceau; rien de moins surprenant qu'un dessous d'archevêque, des bas de cardinal au tomber du jupon — alors la méthode Marigny était dans sa fleur, et l'on entendait dès le matin grelotter à tous les étages les roulettes d'appartement. Il paraît que les initiés, appliquant au hasard un principe qui est celui des vaccins, essayaient d'obtenir en terrain neutre, chez eux, une longue série de boules d'un certain ordre ou d'une certaine couleur, avant de se risquer au casino pour y jouer assidûment la couleur ou l'ordre contraire. Ce qui revient à dire, en somme, qu'on doit gagner si l'on parie contre le retour d'une chance affaiblie, que l'on a désarmée en la faisant prématurément surgir hors de la nuit de toutes les chances et de tous les possibles. Le plus curieux est que cela réussissait. Y aurait-il quelque part une grande roulette d'essence mystique et qui serait douée de mémoire, ou bien une sorte de croupier suprême participant à toutes les boules qui tournent dans le monde sur des cadrans numérotés ?

— C'est en tout cas une très platonicienne façon de voir, et bien digne de mon maître. Mais votre Excellence ne trouvera pas tant à observer dans les tripots de la plaine lombarde. Des établissements aussi grossiers ressemblent moins à Monte-Carlo qu'une entrecôte de cocher à un rôti paré pour être servi dans notre alcôve sur un plat de vermeil; et si nous rencontrons là-bas un peu de subtil, une odeur suave ou seulement le plus mince début de pourriture, il nous en faudra prendre le bon avis de déguerpir illico sans attendre que toute la baraque se soit écroulée sur nos têtes; car l'apparition du luxe dans un milieu aussi humide engendre de petits animaux qui rongent le bois avec une rapidité que vous ne sauriez croire.

— Diable, dit le comte, voilà de vilaines bêtes. Le pire est que j'ai toujours aimé les franfreluches et les nœuds en dentelle autour de la viande. Je suis comme ça : il me faut des papillotes, ou je ne trouve rien de bon. Comment veux-tu que je m'accommode de ton bifteck de cocher ? Enfin, je ne m'en dédis pas, nous irons ce soir. Grossier comme le nouveau monde ou déjà pourri comme l'ancien, le casino des rizières devrait être incroyablement ennuyeux pour me faire regretter les vauxhalls de Milan.

Plus tard, après que se furent un peu dissipés au froid de la nuit les esprits pétillants du vin de Champagne, dont une seule bouteille par convive n'eût pas suffi à vaincre la lourdeur d'un dîner de ministres au fromage et de fritures selon la mode lombarde, ils se mirent en chemin. Sortis de la ville, aussitôt ils furent devant les inondations qui couvraient l'immense plaine, et de petites vagues venaient battre le pied des premières maisons en reflétant le feu des lampes allumées aux fenêtres. Un très long pont de bateaux reçut alors les voyageurs nocturnes; éclairé par deux rangs de torches fichées sur les garde-fous, il courait si loin, en vérité, qu'on eût dit qu'il allait se perdre

comme un sabre de lumière dans le brouillard, et quelques marches à gravir pour y accéder, qui faisaient un passage tremblant sous le poids de chacun, augmentaient l'illusion d'un embarquement véritable à destination de ce pays de brumes, de glaces et de lumineux fantômes entrevu derrière la banlieue inondée.

Le comte se taisait, laissant à l'autre le soin de marcher en avant pour le guider et l'avertir des endroits difficiles par un simple geste qui ne dérangeât pas le silence. Des images, qu'il avait vainement essayé de se rappeler depuis le matin, lui revenaient en foule. C'était d'un rêve, presque entièrement aboli à l'instant de son réveil — face à face avec la signorina Giovenca Belcorno, jeune beauté déjà trop massive qui faisais parfois semblant de chanter entre les choristes de la Scala : un grand œil pâle dans un désordre de rubans et de cheveux filasse auprès de quoi le comte avait passé toutes ses dernières nuits — et de nouveau il s'aperçoit en train de parcourir une longue avenue bordée de cierges hauts comme des peupliers, sous de plumeux nuages d'un éclat de corbeau qui dérivent entre les flammes grelottantes. A son bras est une femme voilée, qui marche péniblement. Il la conduit vers un autel encore invisible, mais qu'il sait devoir rencontrer au bout de l'avenue, et quand un défaut de terrain les incline l'un vers l'autre pour reprendre appui, il la sent frissonner ainsi que les flammes au contact des nuages chargés de gouttes d'eau. Les cierges sont portés par d'énormes chandeliers en vieil argent, d'une forme trapue qui évoque aussi bien les socles des statues que les caisses où l'on fait passer l'hiver aux orangers; à peu près au tiers de chacun, se trouve l'ancien écu des seigneurs de Numa : « d'argent, au bucrâne de sable ceint d'une couronne d'épines de

gueules », fixé à la cire par une tige pointue dont on ne peut connaître le métal, sous le chiffon qui l'enveloppe, ainsi qu'une pièce délicate pour laquelle on craint la rouille. Alors quelque chose se déchire, et le comte perçoit avec terreur que le voile de la jeune épousée n'est pas de mousseline blanche, selon la coutume, mais de crêpe, et plus noir que le tourbillon de suie qui retombe sur la campagne après l'incendie d'une grange, que les cierges sont coulés dans une cire teinte en un violet du plus menaçant augure, et que les cloches ne sonnent pas un carillon de joie, mais un glas de mort, dont les coups lentement espacés se rapprochent, à chaque fois, comme s'ils sautaient de l'un à l'autre candélabre jusqu'à venir enfin battre sinistrement dans le vide de son propre crâne. Devant les fiancés vont en cortège des suisses brodés de nickel et de plomb, armés de hallebardes empanachées de feuilles rousses, masqués de loups en fil de fer noir, baroques comme les grilles d'un couvent; de l'autre côté des grands cierges moutonne une cohue en robes de pénitents qui brandit de petites chandelles fumeuses, et il filtre un bourdonnement lugubre au-dessus de toutes ces cagoules blanches ou noires. Une odeur de viande échauffée, à chaque pas plus forte, sort du voile de la promise. Que celui-ci aille un instant s'entrouvrir : c'est une horrible tête de bovidé aux chairs entièrement pourries que le comte de Numa voit remuer à l'intérieur, par l'effet d'une tribu d'animaux minuscules, qui courent à la surface en n'épargnant que les yeux, déjà flasques et rivés sur lui de leurs pauvres prunelles grises.

Tous les efforts du comte pour se remettre autre chose en mémoire ne lui servirent à rien; l'image persistait avec une obstination de borne, sans qu'il pût la franchir ni se rappeler le tour pris par son rêve

après la hideuse vision. Il fallut, pour l'arracher à cette verminière, l'intervention de son secrétaire qui, le voyant ainsi absorbé, dut l'éveiller en lui prenant respectueusement le bras quand tous deux furent arrivés devant les casinos.

Le premier n'était rien qu'une cahute assez large, bâtie de pieux, de roseaux et de branchages sur le milieu d'une plate-forme dont le plancher frotté d'huile brillait comme un parquet de danse. Tout autour couraient les mêmes torches qui avaient éclairé pendant leur voyage le comte et son serviteur, mais l'on voyait aussi de grandes flammes tourbillonner au-dessus de casques de tranchée, portés par des fusils en gerbes aux quatres coins de la plate-forme, et que des arlequins chicards nourrissaient d'éponges tirées d'un baril de pétrole. Vestales surprenantes, si quelque chose eût pu surprendre encore le comte de Numa, ces hommes montraient le type noiraud et généreusement velu qui est commun au Piémont et à la Lombardie — qui faisait ressortir, mieux que sur des nordiques toujours un peu entre *hafenpupchen* et porc frais, leur costume inoubliable : culotte de grosse cavalerie, bottes à l'artilleur, éperons mexicains, et là-dessus des robes transparentes enfilées les unes sur les autres, des foulards en crêpe arc-en-ciel, des sorties de bal en cygne orange bordées d'astrakan, des corsages sanglés de cartouchières mais noués de tulles émeraude, des traînes royales, des queues d'hermine, des brandebourgs ; toute une haute couture dérisoire et fleurant le hareng saur, retirée des poubelles de Milan pour orner cette parodie d'un culte qui subsiste, en d'autres lieux, autour du tombeau de la victime inconnue d'une guerre depuis longtemps oubliée.

Ils voulurent entrer dans le casino primitif ; du moins, le comte s'y laissa pousser par son serviteur à

qui tant de rudesse dans le décor donnait une plaisante impression de sécurité, puisqu'on ne voyait pas de trace de l'action corruptrice du subtil. L'intérieur était plutôt boucanier : après un long corridor où des machines à sous brimbalaient en équilibre instable dans de petites loges séparées par des bottes de paille amoncelées jusqu'au plafond, corridor circulaire qui faisait en escargot deux ou trois fois le tour de la cahute, on tombait dans une salle complètement aveugle, mais éclairée par des lampes électriques sous des cônes de papier vert, au bout de fils très inégaux qui tous allaient se perdre dans une toiture de roseaux secs. A travers la fumée épaisse, on voyait remuer là-dedans des ouvriers en cottes noires, en blouses de maçons, ou même le torse nu comme les chauffeurs de paquebot, et il y avait aussi des personnages terreux, à l'air plus sombre, qui étaient peut-être des paysans. La plupart de ces gens couraient en rond près du mur avec des mouvements d'échine qui rappelaient le manège, s'arrêtant à peine pour piquer un billet de banque, ou bien toute une liasse, à des crocs de boucherie placés à intervalles réguliers sous d'énormes numéros qu'agrandissait encore leur peinture au goudron sur la paille torchée de chaux. Puis un coup de klaxon venait interrompre ce curieux délire giratoire, et tous d'assiéger une table charbonneuse, massive comme l'établi d'un forgeron, où des faquins présentaient grande ouverte aux joueurs une outre en peau de chèvre, afin qu'ils pussent y choisir un paquet dans une quantité d'autres enveloppés de vieux journaux. Un homme à gilet de cuir jetait ce paquet sur la table, un autre dirigeait vers lui la flamme bruyante d'une lampe à souder, et le numéro vainqueur apparaissait parmi les cendres de l'*Avanti* ou du *Corriere*

della Sera, sur la face supérieure d'un dé de fer souvent porté au rouge.

— Tous ces gens sont à fouetter, dit le comte. Que m'importe leur numéro cuit à point, et qu'il les fasse gagner ou perdre ? Il serait bien plus agréable, j'y pense, de les forcer à entendre les dernières nouvelles et les cours de la Bourse qu'on leur lirait à haute voix dans ces journaux vieux de quatre ou cinq ans, tandis que l'on brûlerait aussi, sous leurs yeux et par l'entremise de cette très efficace lampe à souder, toutes leurs petites économies qui pendillent bêtement là-bas comme des tranches de foie de veau.

— Votre Excellence, plaida le secrétaire, a-t-elle bien aperçu l'étrange beauté qu'il y a dans le regard des joueurs pauvres : cette densité bizarre, tant de sérieux, une sorte d'appel brûlant et fier ainsi que nous l'avons parfois reconnu aux yeux des chiens qui ont faim ?

Mais le comte l'interrompit :

— Allons plus loin, dit-il. Nous trouverons peut-être des yeux de chats. Ce sont les seuls où je regarde volontiers, et tu devrais l'avoir appris depuis le temps que tu te fais honneur d'être mon âme damnée.

Ils sortirent. Comme ils repassaient devant les machines à sous, le comte abaissa le bras de l'une d'elles avec une si habile violence qu'il se rompit quelque chose à l'intérieur, et qu'une pluie de jetons vint se répandre à leurs pieds parmi les brins de paille de riz. Frappés d'une tête de hibou dans le plomb, ceux-là montraient une expression tellement vive de diablerie rapace, avec leur grand bec en nez kurde et leurs deux huppes pareilles à des cornes molles, que le secrétaire n'osa pas garder ceux qu'il avait ramassés. Mais le

comte sut cueillir le dernier au vol, et il le considéra longtemps dans le creux de sa paume, avec un certain air de contentement, avant de l'enfouir sous les mailles d'une bourse en cheveux roux plus éclatants que leur bagage de pièces d'or.

Quoiqu'il n'y eût pas de vent, la nuit faisait sentir ce caractère dur qu'on lui trouve habituellement en haute mer. Nos voyageurs prirent un pont semblable au premier, mais beaucoup plus court, qui les conduisit en quelques pas sur une seconde plate-forme : là, dans un grand espace vide illuminé par une quantité de ces torches qui les accompagnaient en tous lieux depuis qu'ils avaient quitté la terre ferme, ils virent un bâtiment comme un énorme gâteau funéraire, couronné de dentelles, surmonté d'aiguilles, de croissants et de boules, qui présentait sur toutes ses faces, avec le sombre éclat des objets retirés d'un gîte lacustre, l'aspect fuligineux que revêt souvent le bois après un long séjour dans une eau tranquille.

Le comte y pénétra sans hésitation. Il se trouva dans une chambre qu'on eût dit l'intérieur évidé d'un cube de lignite, et comme son secrétaire, qui se trouvait mal à l'aise au sein de tout ce brillant, le priait, par prudence, de retourner dans l'autre casino, il ne lui répondit qu'en se promenant de long en large, avec les marques de la plus intense satisfaction, devant des murs de planches d'un beau poli noir qui reflétaient aussi bien que des glaces la haute silhouette de son manteau à carreaux roux et de son petit feutre des Dolomites. Pour la première fois depuis la soirée, il avait l'impression de se trouver en pays de connaissance, et bien qu'il n'eût jamais vu rien de pareil, on ne peut dire qu'il fut vraiment surpris quand il découvrit la nouvelle salle de jeu.

Entre des murs identiques, pour la couleur et le poli, à ceux de l'antichambre, c'était, dès la porte ouverte, un gros brouillard de farine où l'on avait quelque peine à suivre l'évolution des joueurs; ceux-ci, de silencieux personnages qui se mouvaient lentement avec un air d'élégance affecté, portaient l'habit du dix-huitième siècle français, et s'il paraissait d'abord que ces vêtements fussent blancs à cause de la farine, on ne tardait pas à s'apercevoir que, masculins ou féminins, tous avaient été coupés, comme des costumes de théâtre, dans une qualité unique d'assez médiocre satin blanc. Des losanges en papier glacé, percés de trous d'yeux, couvraient tous les visages, et là-dessus beaucoup portaient encore des lunettes de verre et de caoutchouc; lunettes de plongée, offertes aux nouveaux venus par une vieille marchande coiffée à la frégate, qui faisait aller son négoce en chantonnant cette réclame bizarre :

Voyez, voyez, à travers la farine,
avec les lunettes sous-marines.

Comme dans l'autre casino, comme dans tous les tripots du monde, la foule faisait presse autour d'une longue table. Le comte de Numa et son secrétaire, quand ils se furent approchés, virent qu'il s'agissait d'un bloc d'ardoise de belles dimensions, sur lequel on avait peint, en les agrandissant, les figures d'un ancien jeu de tarots; et les marquis candides avec les blanches Pompadours empilaient dessus des louis d'or, tandis qu'un ventilateur nettoyait la pierre de la farine qui s'y déposait continuellement. Du haut d'un balcon circulaire pendu à la voûte par des chaînes d'un effet assez sinistre, un homme aux traits sombres, les bras

tatoués d'emblèmes indistincts sous les manches relevées de sa vilaine chemise brune, abaissait doucement jusqu'au milieu de la table, en la tenant par quatre cordons, une assiette en porcelaine bleue et or, remplie de farine; puis un grand coup d'éventail sur le bord faisait voler toute celle-là dans les airs, et le tarot gagnant demeurait seul au fond de l'assiette rocaille.

L'empereur, la papesse, les amants, la lune, les étoiles se succédèrent pendant quelque temps devant les yeux du comte de Numa, certaines figures revenant plusieurs fois de suite selon des lois mystérieuses qu'il ne chercha pas à éclaircir. Un sentiment encore un peu vague, mais opiniâtre, était en train de le gagner : à savoir que tout cet or charrié d'une main à l'autre par des gestes indifférents ne pouvait être qu'un accessoire, ou tout au plus une sorte de symbole, et qu'il se jouait dans cette partie quelque chose de beaucoup plus grave. Au lieu de diminuer, cette impression se fortifiait à chaque instant jusqu'à devenir une certitude redoutable; il n'eut bientôt plus en tête qu'une seule question mille et mille fois répétée, comme un glaçon aux mille petites arêtes déchirantes : « Quel est, quel fut, quel sera l'enjeu de tout cela ? »; mais il n'aurait pas vendu sa place pour le lit d'une maîtresse de cardinal, bien que l'attitude apeurée de son secrétaire, qui essayait toujours de le tirer vers la porte, ne lui donnât que des réponses menaçantes.

Il fallait un choc ou bien quelque nouveauté pour le rendre à lui-même; ce fut quand la vieille marchande de lunettes se mit à couper son refrain d'un glapissement insolite, répété sur deux notes, et qui évoquait le bruit d'un objet lourd hissé péniblement contre des bois suiffés avec trop d'avarice.

Un habit blanc, parmi ceux qui misaient autour du comte, éclata de rire.

— Ecoutez, dit-il, comme elle imite bien les trilles de porc de la princesse rousse.

Il montrait du doigt une grande fille aux cheveux carotte, maigre terriblement, costumée en mariée d'opéra, qui se trouvait dans la nacelle à côté de ce personnage obscur et tatoué que l'on a vu diriger la partie.

— Chaque fois qu'on lui amène un nouveau mari, dit-il encore tandis que la rousse, qui l'avait entendu, lançait vers lui comme un serpentin une mince faveur garance détachée de son col, elle fait ses trilles. Nous l'appelons aussi : « la veuve », par plaisanterie.

Le comte frissonna comme lorsqu'il se réveillait d'un petit sommeil diurne. Il était habitué à vivre paresseusement entre une quantité d'images voletant autour de lui pêle-mêle avec des mots plus ou moins dépourvus de sens et des souvenirs de jeunesse aux trois quarts détruits. Tout cela lui donnait peu d'affaire tant qu'il n'en avait pas les clés ; mais il sentait confusément qu'il était sur le point de découvrir une des plus importantes de celles-là, en même temps il appréhendait de savoir.

— Et lui ? demanda-t-il à la fin, indiquant l'homme de la nacelle.

— Quoi, répondit le joueur, n'auriez-vous jamais entendu parler de M. Samson ?

Alors Numa se rappela clairement la fin de son rêve, et ce qu'il y avait au bout de cette interminable avenue de cire violette — encore une fois les candélabres se multiplient autour du couple qui poursuit tout droit sa marche nuptiale, grandissent à vue d'œil, crèvent les nuages enflés qu'une baguette savante mène au-devant des flammes, repoussent aussi les

pénitents innombrables comme les galets d'une grève et dont tous les vains assauts viennent se briser au pied des cubes d'argent avec des hymnes qui font un bruit de ressac ; les candélabres se penchent, les cierges se rejoignent au-dessus du cortège, s'unissent avec des jets sifflants de matière molle bientôt figée en longues stalactites pâlement translucides ; tout cela bondit de la terre au ciel en une immense cathédrale de cire dégoulinante et de flammes charbonneuses, pendant que les sons d'un orgue titanique viennent se mêler au bruit des cloches et aux bourdonnements des pèlerins. Sous le parvis, en face du cortège qui a fait halte, se dresse une guillotine sur un autel voilé de draps noirs, et des prêtres rouges officient tout à l'entour. Les suisses masqués de fer baroque s'emparent de la jeune épouse, la portent sur l'échafaud, et parce qu'elle veut lutter encore, et s'agite, toutes les chairs pourries de son visage tombent au pied de ce qui est ensemble autel et bois de justice. Dans cet instant s'abat le couteau de la guillotine : un large éclair d'argent derrière le crâne de bœuf couvert de sang noir, tandis qu'un jaillissement de gouttelettes écarlates devant le macabre trophée complète l'écu des seigneurs de Numa.

— Et nous restions là, dit le comte en se tournant distraitement vers son secrétaire, au milieu de tous ces gens qui ne nous regardaient ni plus ni moins qu'un veau de lune. Mais, quoi qu'il puisse nous arriver, maintenant, nous saurons obtenir les formes qui conviennent à une personne de notre qualité.

JOHN FLANDERS

La perte de son chien Kim attrista beaucoup Jean Ray — John Flanders. Peut-être est-ce à la mémoire de cette noble bête qu'il écrivit le présent conte.

LE TERRIBLE VENGEUR

Croyez-moi, cette histoire ne relève nullement de l'imagination. Cela s'est réellement passé, dans le dernier quart du siècle précédent. En 1880, la *Fortnightly Review* n'avait pas encore fini d'en parler.

Depuis des mois on commettait dans le quartier de Stockton des agressions, dont les gens se risquant dehors à des heures tardives faisaient tous les frais. En fait, on les rossait d'importance. Puis soudain, on en arriva au meurtre.

Les victimes n'étaient jamais délestées ni de leur portefeuille ni de leurs bijoux; il ne pouvait donc s'agir que d'un sadique, d'un malfaiteur solitaire et mystérieux. Il donnait au reste bien du fil à retordre à la police. Finalement, les gens n'osèrent plus sortir le soir, ce qui fut sans nul doute loin de plaire au scélérat, car dès lors, il s'adonna à l'effraction nocturne chez des locataires isolés. Il en résulta deux tentatives d'assassinat, perpétrées sur de vieilles personnes qui ne purent fournir aucun renseignement valable sur l'aspect extérieur du triste individu, tout s'étant passé dans l'obscurité la plus complète.

Dans le voisinage de Stockton, la jeune veuve Mrs

Eugénie Wynn occupait une charmante maison de campagne. Elle était d'un rang élevé, jouissait d'une fortune considérable et avait acquis, dans les cercles artistiques de Liverpool et de Londres, une certaine notoriété en tant que peintre.

Il faisait déjà bien sombre lorsqu'elle rentra, ce jour-là. Elle s'était attardée chez des amis, sans songer un seul instant au monstre nocturne qui terrorisait la région. Toutefois, elle se souvint brusquement avoir donné congé à sa servante jusqu'au lendemain matin. Elle atteignit cependant sa villa sans avoir été inquiétée, entra dans le living-room et alluma.

Soudain, elle ouït un ricanement sinistre et vit trembler légèrement les épais rideaux d'une des fenêtres.

— Ne bougez pas, ma petite dame, ou je vous descends aussi sec, lui murmura une voix froide et cruelle, derrière la tenture.

Elle aperçut alors le canon d'un gros revolver pointé droit sur elle.

— En fait, je préférerais vous ouvrir la gorge, poursuivit l'inconnu d'un ton féroce, et peindre avec votre sang de petits portraits et paysages, pareils à ceux que vous faites !

Un rire lugubre et rauque retentit.

— Allons, ma petite dame, criez, braillez ! Personne ne peut vous entendre !

Soudain, le revolver vola à travers la pièce, et au même moment, un affreux hurlement d'angoisse et de douleur s'éleva derrière le rideau.

— Au secours ! Au secours ! Pitié !

Paralysée par la peur, Mrs Wynn était bien incapable de bouger, ne fût-ce que le petit doigt. Elle n'aurait pu donner aucun signe de vie. Mais à l'ombre de

la tenture, qui remuait sauvagement comme battue par un vent de tempête, devait se jouer un drame terrible.

Mrs Wynn entendait des gémissements, des grognements et des craquements sinistres. Finalement, un horrible et long cri d'agonie déchira l'espace, et le calme revint.

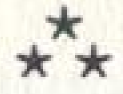
Le rideau glissa quelque peu, et d'entre ses plis surgit la tête monstrueuse d'un chien géant.

L'animal regarda Mrs Wynn de ses yeux flamboyants, émit un grondement sourd et amical à la fois, puis disparut aussi mystérieusement qu'il était survenu.

Alors seulement, elle se souvint avoir vu, quelques jours auparavant, un énorme dogue noir rôder dans le parc qui entourait sa petite propriété. Elle aimait beaucoup les bêtes, elle avait essayé de l'attirer à plusieurs reprises et, de loin, lui avait même offert des friandises.

Cependant, méprisant les douceurs présentées, le grand chien n'avait pas daigné approcher. Il s'était contenté de la regarder à la dérobée de ses yeux terribles.

Lorsque la jeune veuve eut - à grand peine, il est vrai - recouvré ses esprits, elle s'en alla chercher de l'aide chez le voisin, sans oser au préalable regarder derrière la tenture.



Derrière cette tenture, on découvrit plus tard le cadavre déchiqueté du sadique, un homme qui, après un séjour d'un an dans un établissement pour malades

mentaux, était venu vivre, non loin de là, dans une petite ferme abandonnée.

Le dogue lui avait ouvert la gorge et brisé les vertèbres cervicales. On ne revit jamais le chien.

On a imaginé qu'il devait être une sorte de terrible vengeur du royaume des animaux, et qu'il aurait suivi le meurtrier, après que ce dernier eut assassiné l'un de ses maîtres ou l'un de ses amis. Mais ce n'est là que pure supposition.

Sur la façade de sa maison, Mrs Wynn a fait ciseler une énorme tête de dogue géant, avec ces mots en exergue :

MERCI A MON MYSTERIEUX SAUVETEUR !

Traduit du néerlandais par Michaël Grayn. Titre original : « De Dog ». Copyright by Agence Littéraire Delta.

PETITES ANNONCES